

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Les Eglises de Paris.

SAINT-EUSTACHE.

En 1453, les Turcs s'étant emparés de Constantinople, beaucoup de Grecs cherchèrent un asile en Italie, et ne trouvèrent d'autres moyens d'existence que l'enseignement. D'abord quelques personnes prirent de leurs leçons, poussées qu'elles étaient par le sentiment de la charité; puis on se sentit bientôt pénétré d'admiration pour la langue d'Homère, et enfin pour les ouvrages des anciens, que le moyen âge, exclusivement catholique, avait laissés dans l'oubli. Telle est l'histoire du mouvement intellectuel connu sous le nom de *Renaissance*, mouvement qui s'est propagé de l'Italie aux extrémités de l'Europe. En même temps qu'on revenait aux habitudes littéraires des anciens, on admira les monuments dont ils avaient couvert l'Italie, et on voulut répandre leurs théories ar-

tistiques comme on répandait leurs façons d'écrire et de raisonner. Il y eut donc renaissance dans les arts comme dans les lettres, et l'église de Saint-Eustache, dont nous devons vous parler aujourd'hui, mesdemoiselles, appartient à ce style si riche et si original, en dépit de sa dénomination, style dont le seizième siècle a vu multiplier les merveilles.

Il semble au premier abord qu'on avance un paradoxe quand on attribue l'originalité aux produits d'une époque qui retournait avec une sorte de frénésie vers l'antiquité classique; mais il est impossible de tenir pour non venus quinze siècles de grandeur et de force. Le christianisme avait régné; il avait établi son empire non-seulement sur les faits, mais encore sur les consciences, sur les volontés. On ne pouvait l'effacer d'un trait, et l'on subissait en partie son influence alors qu'on s'en croyait très-éloigné. Permettez-nous ici de vous citer un exemple. Nul poète n'a plus sincèrement admiré les Grecs que notre Racine, et pourtant, quand il a eu à traiter le caractère d'Iphigénie, il en a fait à son insu une fille chrétienne. Si maintenant vous vous transportez dans les édifices qui datent du seizième siècle, vous trouverez, il est vrai, le plein cintre romain substitué à l'ogive, les chapiteaux grecs, les frontons antiques, substitués aux capricieux détails du

style gothique ; mais nulle part vous n'apercevrez cette ordonnance grave, ces lignes savantes que l'antiquité nous montre dans ses monuments. Il faut une sérieuse attention pour assigner une place à l'église de Saint-Eustache dans l'histoire générale de l'art. La croix est encore dessinée dans le plan de cette église, le chœur est encore incliné, les piliers, élancés vers la voûte, présentent encore l'aspect de ces mystérieuses forêts de colonnettes en faisceaux si imposantes dans les églises ogivales. Nous ne prétendons pas, au surplus, dire que Saint-Eustache soit un modèle de ce style architectonique propre à la Renaissance ; c'est une des mille variétés qu'il présente.

Il existait une église de Saint-Eustache dès une époque assez reculée : sans chercher avec Dulaure si elle fut bâtie sur l'emplacement d'un temple dédié à Cybèle, ce qui nous est assez indifférent, nous vous rappellerons qu'en 1213 il en est fait mention dans des titres authentiques ; elle dépendait alors du doyen des chanoines de Saint-Germain l'Auxerrois, qui en nommait le desservant et la tenait assujettie à certaines redevances annuelles. Le desservant de Saint-Eustache ne put prendre le titre de curé qu'en 1250, et à des conditions telles, qu'on disait proverbialement : Il faut être fou pour être curé de Saint-Eustache.

A l'époque même où avait lieu cette transaction, la France se trouvait en proie à des troubles sérieux ; saint Louis était en Égypte, et sa captivité donna lieu à un soulèvement presque général des paysans français. L'établissement des communes avait amélioré la condition des bourgeois et les avait délivrés de l'oppression des seigneurs nobles ; mais les campagnes étaient restées asservies, et quand la bataille de Mansourah vint porter atteinte à la réputation de valeur des chevaliers, leurs serfs se levèrent en masse, prirent le nom de Pastoureaux, et commirent les plus horribles excès, sous le prétexte d'une croisade néces-

saire pour délivrer le roi. Une des bandes de ces malheureux était conduite par un certain moine, Jacob, qui se faisait nommer le maître de Hongrie, et qui prétendait avoir eu plusieurs entretiens avec la Vierge Marie. Cet imposteur pénétra dans Paris, et fit de la chapelle de Saint-Eustache le lieu de ses étranges prédications.

Ce fut en 1532 qu'on songea à rebâtir cette chapelle sur une plus vaste échelle. Le prévôt de Paris posa la première pierre de l'édifice que nous voyons aujourd'hui, et dès l'an 1549 on put bénir quatre autels. Cependant l'église entière ne fut consacrée qu'en 1637, et le portail n'a été terminé qu'en 1788. Un an après, la France entra dans une carrière d'impiété furieuse et de folie étrange ; bientôt elle ferma les temples, se contentant de décréter l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, et ne pratiquant plus d'autre culte que celui de la Raison.

Cette église renferme quelques objets d'art qui méritent une mention particulière. La chaire à prêcher, par exemple, a été exécutée sur les dessins du célèbre peintre Lebrun, l'une des gloires du siècle de Louis XIV. Le banc d'œuvre, dessiné par Cantaud, n'a pas coûté moins de 5,000 livres. Le tombeau du grand Colbert doit aussi attirer les regards des visiteurs. Ce ministre du grand roi est représenté à genoux sur un sarcophage de marbre noir, entre la figure allégorique de la Religion et celle de l'Abondance. Ce monument est dû au ciseau de Coisevoix et de Tuby.

Colbert n'est pas le seul homme remarquable qui ait trouvé à Saint-Eustache sa dernière demeure : avant lui, on y avait porté Bernard de Girard, seigneur du Hailan, historiographe de France ; Vincent Voiture, poète de cour, qui avait fait les délices de l'hôtel de Rambouillet, et qu'on oublie peut-être un peu trop de nos jours ; enfin le grammairien Vaugelas, dont l'autorité était si universellement respectée. Après

Colbert, on y donna une sépulture au maréchal de la Feuillade, admirateur passionné de Louis XIV, et à François Chevert, lieutenant général des armées du roi, dont l'épithaphe est un petit chef-d'œuvre dû à la plume de D'Alembert.

HENRI PRAT,
Professeur d'histoire.

Revue Littéraire.

La Petite Reine, par M^{me} Charles Reybaud. 1 vol. in-8°. Chez Dumont, Palais-Royal, 88.

Dans la plus magnifique des habitations de la Martinique, au mois d'août de l'année 1657, atteint d'une maladie mortelle, M. Dénambuc, lieutenant général du roi de France aux Antilles, était un soir étendu sur son lit, plongé dans une sorte d'anéantissement ; sa femme se tenait assise près de lui, et le docteur Janson debout à son chevet. Tout à coup le général se soulève : « Marie ! crie-t-il. — Me voici, répond sa jeune femme, me voici ! — Marie, ma chère Marie, venez là que je vous voie !... et mon fils ? » Une négresse le lui présente ; il appose ses mains sur la tête de l'enfant, comme pour le bénir, puis il reprend : « Où est Loinvilliers ? qu'il vienne ! » Le comte de Loinvilliers s'avance. Le général lui prend la main, et d'une voix si basse que le comte, penché sur lui, peut à peine l'entendre : « Loinvilliers, lui dit-il, je me fie à votre loyauté, à votre courage... Je vous laisse à ma place ; vous gouvernerez pendant la minorité de mon fils conjointement avec sa mère... vous lui conserverez son héritage. » Alors tournant les yeux vers Marie, il ajouta : « Et quelque jour, Loinvilliers, vous épouserez ma veuve... » Le général était retombé la tête renversée en arrière. Marie, affaissée dans sa douleur, n'avait rien

entendu, et Loinvilliers serrait dans ses deux mains la main du mourant avec une effroyable expression de joie... Au bout de quelques minutes on éloigna M^{me} Dénambuc : le général venait de rendre le dernier soupir.

M. Dénambuc avait exercé, avec l'agrément du roi de France, une autorité presque souveraine dans la colonie, et sa position était telle que les noirs et le pauvre peuple ne désignaient guère autrement Marie que sous le titre de *la Petite Reine*. Mais cette autorité si absolue, si indépendante, le général l'avait conquise par son courage, son habileté, et l'on pouvait craindre qu'elle ne fût contestée à sa veuve. En effet, à peine une année s'était écoulée depuis la mort du général qu'un parti redoutable se forma contre Marie, et déjà la révolte aurait éclaté sans les mesures énergiques prises par le comte de Loinvilliers.

Les soucis du pouvoir, les difficultés de sa position, altérèrent la santé de la jeune femme. Un jour qu'elle semblait plus abattue que de coutume, le docteur Janson l'interrogea sur les causes du mal dont il la voyait consumée. « Enfin, qu'avez-vous, madame ? lui dit le bon docteur. — Ce que j'ai ? répondit-elle, je souffre, je me meurs, parce que j'ai tout perdu, parce que je suis ici loin de tous les miens, sans conseils, sans appui. — Mais le comte de Loinvilliers a votre confiance. — Non, docteur ; et sans les dernières volontés du général, le comte n'aurait jamais pris ici tant d'autorité. C'est un homme hautain, vindicatif, dont je me méfie. — Il vous sert pourtant avec zèle et dévouement. Que craignez-vous donc de lui ? — Son amour, répondit madame Dénambuc. — Ah ! il vous en a déjà parlé ? — Non, il n'a pas osé encore. — Mais, madame, reprit le docteur, quand même le comte aurait conçu des espérances, quand même il les manifesterait, pourquoi vous mettraient-elles dans un si grand souci ? — Parce qu'alors il faudra lutter contre cet homme et choisir entre son amour ou sa

haine ; je le connais bien ! il ne pardonnera pas un refus. — Vous êtes donc décidée à un refus ? Ah ! madame, en comprenez-vous bien toutes les conséquences ? — Oui, car je sais ce qui se passe ici. Je sais que M. de Loinvilliers s'est entouré d'une poignée d'aventuriers. — A qui vous fier pour combattre l'influence du comte ? — Quelqu'un viendra peut-être ! dit madame Dénambuc en jetant un long regard du côté de la mer. — Ah ! quelqu'un que vous attendez ? dit le docteur étonné. — Quelqu'un que j'attends depuis longtemps, répondit Marie. Il y a au monde un homme dont la vie a été le plus noble exemple de toutes les vertus, et s'il n'est pas mort... il viendra. »

C'était en France, à Paris, que M. Dénambuc avait épousé Marie à peine âgée de quinze ans ; déjà un autre lien avait été projeté entre elle et le jeune marquis Henri de Maubray, et ce ne fut pas sans de vifs regrets que, pour satisfaire l'ambition de sa famille, elle avait renoncé à cette union pour aller loin de son pays chercher des honneurs, des richesses qu'elle n'avait jamais désirés. La tendre affection de M. Dénambuc, le bonheur dont il avait entouré Marie, effacèrent peu à peu Henri de Maubray de son souvenir ; mais lorsque, devenue libre, elle se vit à la merci du comte de Loinvilliers, ce souvenir, refoulé au fond de son cœur, se remontra tout-puissant, et ce fut à Henri de Maubray qu'elle demanda de venir la protéger. Elle lui avait écrit à Saint-Domingue où il se trouvait alors ; mais elle apprit qu'il en était parti pour venir à la Martinique. Mais six mois s'étaient écoulés, et elle n'en recevait aucune nouvelle.

L'anxiété de Marie était affreuse ; elle ne pouvait éviter d'avoir avec M. de Loinvilliers l'explication qu'elle redoutait : ses craintes ne tardèrent pas à se réaliser.

Les signes précurseurs d'un violent ouragan s'étant montrés, M. de Loinvilliers vint soumettre à Marie les mesures qu'il

avait prises pour éviter les sinistres, soit sur mer, soit sur terre. « J'ai donné l'ordre, dit-il, d'annoncer aux habitants des maisons menacées qu'ils trouveraient ici un asile jusqu'à demain. »

Madame Dénambuc exigea que cette hospitalité fût aussi accordée aux nègres et aux engagés (1).

Le comte de Loinvilliers écrivit un mot afin que cet ordre fût exécuté. Il remit la lettre à un esclave ; puis revenant vers Marie, il lui dit avec un sourire forcé : « Madame, vous voilà tranquille sur le sort de ceux que votre bonté protège ; c'est plus d'honneur et de bonheur qu'ils ne méritent. Maintenant je réclame pour moi un moment d'audience. Je suis venu ici ce soir afin de vous déclarer ce que de rigoureuses convenances me défendaient de vous dire plus tôt. » Le comte rapporta alors à Marie ces paroles de M. Dénambuc mourant : *quelque jour vous épouserez ma veuve*. « Monsieur le comte ! s'écria Marie, Dieu vous entend ! — Sur ma foi de chrétien, sur mon honneur de gentilhomme, je jure que c'est la vérité. N'est-ce point assez pour que vous n'en doutiez pas, madame ? — Je vous crois, monsieur ! Seigneur, mon Dieu ! se dit-elle, celui qui fut juste et sage entre tous s'est donc une fois trompé ! »

Loinvilliers devina ces dernières paroles plutôt qu'il ne les entendit. Madame Dénambuc ajouta d'un ton plus élevé : « De main, monsieur, vous saurez ma résolution. »

Cet entretien laissa Marie en proie à une si violente agitation qu'il lui fut impossible de prendre aucun repos durant toute la

(1) On appelait *engagés* les gens qui, privés de ressources, se rendaient aux îles dans l'espoir de faire fortune ; ils payaient leur passage en aliénant trois années de leur liberté, et tout homme qui en débarquant ne pouvait justifier de ses moyens d'existence, était considéré de droit comme *engagé*.

nuit. Le père Dutertre, son confesseur, et le docteur Janson, ne la quittèrent pas. Tous deux, en lui représentant les périls de sa situation et les avantages d'une alliance avec le comte de Loinvilliers, l'exhortaient à vaincre sa répugnance, dans l'intérêt de son fils. Ce ne fut qu'après avoir résisté longtemps qu'elle promit enfin de ne pas exaspérer M. de Loinvilliers par un refus, et de lui laisser au moins une vague espérance.

On avait donné l'hospitalité à tant de gens au fort Saint-Pierre qu'il en était encombré. Si bien qu'on fut obligé, après avoir ôté le saint-sacrement de la chapelle, d'y laisser passer la nuit aux engagés. Ils la quittèrent de très-grand matin, et peu après madame Dénambuc s'y rendit pour entendre la messe. Ses regards s'étant portés sur une muraille, elle y vit de grandes lettres récemment tracées avec un charbon : ces lettres formaient le nom de Maubray. Marie tomba dans une grande perplexité. Elle voulut interroger elle-même les engagés, pensant que l'un d'eux avait seul pu tracer ce nom... Ses investigations n'eurent aucun résultat. Dans la soirée, M. de Loinvilliers vint apprendre à madame Dénambuc qu'un engagé avait donné deux coups de couteau à son maître, le patron Baillardet. « Ce crime ne peut rester impuni, dit-il ; il faudra faire un exemple. — Une condamnation à mort ? interrompit Marie consternée, ce sera la première fois depuis que je commande ici. — Il faut que justice se fasse. — Oui, je sais qu'il ne doit pas y avoir de miséricorde pour le coupable, répondit Marie ; mais je ne mettrai pas mon nom au bas de sa sentence de mort. C'est vous, monsieur, qui la signerez comme mon lieutenant général. Dès demain je partirai pour mon habitation du Vauclain. Je reviendrai quand tout sera fini. »

A peine arrivée au Vauclain, Marie voulut visiter ses possessions. Elle sortit en litière, environnée de ses gardes. Un nègre vint tout à coup se jeter sur son passage

et lui remit une bourse en lui disant : « Maîtresse, un pauvre blanc vous envoie ceci. — Que signifie ce présent ? — C'est la bourse qui a été donnée l'autre jour aux engagés avec une aumône. » A ces mots elle l'ouvrit et y trouva un écu sur lequel était écrit le nom de Maubray. « Qui t'a remis cette bourse ? demanda-t-elle au nègre prosterné devant elle. — Un pauvre blanc engagé, qui doit être pendu pour avoir levé la main contre son maître. — L'engagé du capitaine Baillardet ? s'écria-t-elle, frappée d'un sinistre pressentiment. — Lui-même. Il a été pris au quartier du Prêcheur après avoir fait le mauvais coup. — Tu étais là ? tu as tout vu ? tu connais Maubray ? — Je le connais. C'est un bon petit blanc ; nous avons ramé ensemble. En arrivant à Saint-Pierre, il a demandé à parler à la *Petite Reine*, et quand on lui a dit qu'elle était partie, il m'a remis cette bourse pour vous, et j'ai promis de vous l'apporter. — Il y a deux jours de cela... déjà deux jours ! s'écrie madame Dénambuc. Puis elle ajoute : A cheval, à cheval ! Je puis être cette nuit à Saint-Pierre. Mon Dieu ! pourvu que j'arrive à temps ! — Madame, dit le docteur Janson, épouvanté, pouvez-vous voyager ainsi, faible et malade comme vous l'êtes ? Vous voulez donc vous tuer ! — C'est lui qui va mourir, c'est lui qui est mort peut-être ! Faites venir les guides... qu'ils me mènent par le chemin le plus court ; je passerai partout où ils voudront ; mais il faut que j'arrive, sinon Maubray est perdu. »

Au bout de trois heures environ, madame Dénambuc arrivait en vue de Saint-Pierre. La lune éclairait les objets de manière à ce qu'on les distinguât facilement. Marie, s'adressant à un esclave, lui dit : « Que vois-tu sur la plage ? — Jésus ! je vois la potence. — Regarde encore ; y vois-tu un homme ? — Non, rien que la potence. — Ah ! il est vivant, mon Dieu ! »

Arrivée au fort Saint-Pierre, madame Dénambuc pensant que, selon l'usage, on devait avoir laissé Maubray passer cette dernière

nuit en prières, se rendit à la chapelle, où en effet elle le trouva agenouillé. Une casaque d'esclave lui couvrait les épaules, et ses pieds et ses mains étaient enchaînés. Le revoir ainsi fit éprouver à Marie une émotion bien douloureuse... celle de M. de Maubray fut toute de joie. Après avoir fait détacher ses fers : « Votre main, monsieur, lui dit-elle, et venez avec moi. » Ils traversèrent la grande cour qui séparait la chapelle des appartements du gouverneur. M. de Loinvilliers se trouvait déjà dans la salle d'audience. En y entrant, madame Dénambuc s'assit. Son médecin et le père Dutertre se placèrent à ses côtés; Maubray resta debout devant elle.

« Monsieur le marquis, lui dit Marie, comment se fait-il que je vous retrouve dans une si épouvantable situation? Comment se fait-il que, dans votre malheur, vous ne vous soyez pas adressé à moi? — Parce que je n'ai pu vous approcher, madame; parce que j'ai été victime d'une infreuse iniquité. Il y a six mois que jepartis de Saint-Domingue pour venir ici sur une caravelle qui périt en vue de Saint-Christophe. De ce naufrage je ne sauvai que ma vie. Dans cette cruelle position, je m'adressai au gouverneur de Saint-Christophe, au baron de Loinvilliers. — A votre oncle, monsieur le comte? dit Marie en regardant M. de Loinvilliers. — Je déclarai mon nom au gouverneur, reprit Maubray; j'osai, madame, me mettre sous votre protection, et je joignais une lettre à celle que vous écrivit le baron de Loinvilliers. — Cette lettre, je ne l'ai pas reçue. Continuez, monsieur le marquis. — J'espérais une réponse; je l'attendais avec une mortelle impatience, quand le gouverneur me fit sommer de fournir les preuves de ce que j'avais avancé, et de déclarer mes ressources pour vivre sur la colonie. Mes effets, mes papiers, tout étant perdu, je ne pouvais donner aucune des preuves qu'on me demandait; je fus arrêté, condamné sans appel comme les vagabonds qui abordent aux îles; et l'on

m'acheta... Oui, madame, j'ai été vendu. »

La suite de ce récit acheva de convaincre madame Dénambuc de ce qu'elle n'avait fait encore que soupçonner, c'est-à-dire que M. de Loinvilliers était l'auteur des persécutions auxquelles M. de Maubray avait été en butte, et il fut évident aussi que c'était en défendant sa vie qu'il avait tué le patron Baillardet. Néanmoins un arrêt de mort venait d'être prononcé contre le marquis, et dans la rage qu'éprouvait M. de Loinvilliers de voir ses manœuvres découvertes, il espérait encore se défaire de l'homme qu'il abhorrait, parce qu'il le savait son rival.

« Le patron Baillardet est mort, dit M. de Loinvilliers au marquis de Maubray, il est mort frappé par un de ses engagés, et c'est vous qui êtes son meurtrier. L'arrêt qui vous condamne est juste; aucun tribunal n'a le droit de le casser. La juridiction des magistrats de cette colonie est souveraine; c'est un de nos plus beaux privilèges. — Mais vous oubliez mon droit, interrompit madame Dénambuc; mon plus beau droit, celui de faire grâce quand la justice humaine a condamné. — En effet, madame, vous pouvez sauver cet homme du gibet. — Monsieur le marquis, reprit la petite reine, demain vous aurez vos lettres de grâce. »

Maubray demeura accablé par l'excès de sa joie : il ne pouvait plus en douter, il était aimé de Marie.

M. de Loinvilliers dès le lendemain envoya sa démission : madame Dénambuc l'accepta. Les colons blâmèrent assez généralement la conduite de Marie en cette affaire; plus que jamais elle eut à redouter de voir attaquer son autorité; mais elle ne s'en inquiéta guère; Maubray était là, près d'elle, il lui semblait que sa présence devait éloigner tous les dangers. Elle n'osa cependant pas risquer de s'unir publiquement à l'homme qu'elle aimait. Leur mariage fut célébré la nuit par le père Dutertre, sans autres témoins qu'un gentil-

homme de sa maison et le docteur Janson.

A peine son mariage était-il conclu, qu'il fallut que Marie se séparât de M. de Maubray. Loinvilliers avait organisé un complot : on devait assassiner le marquis ; il ne lui restait d'autre chance de salut que de s'éloigner ; mais pour le décider à fuir le danger, il fallut le lui cacher et lui persuader qu'il y allait du bonheur, de la vie même de Marie, à ce qu'il partît sans aucun délai pour conduire en France le fils du général Dénambuc, et porter à la cour des dépêches dont lui seul pouvait être chargé.

Le départ de M. de Maubray fit renaître l'espérance au cœur de M. de Loinvilliers, et au cœur de Marie le courage d'attendre avec patience et résignation l'heure de sa délivrance.

Enfin, un jour on signala l'arrivée d'un vaisseau de guerre, et bientôt *l'Amphitrite* jeta l'ancre dans la rade de Saint-Pierre.

Le lendemain, une assemblée solennelle fut convoquée et se réunit au fort. Marie s'y rendit conduite par M. de Vanderoque-Dénambuc, son beau-frère, et là, après avoir remercié des témoignages de respect avec lesquels on venait de l'accueillir : « Messieurs, dit-elle, je vous ai réunis pour vous faire mes adieux. Le roi, cédant à mes supplications, a remis en d'autres mains le gouvernement de la colonie : c'est M. de Vanderoque-Dénambuc qui représentera mon fils, et commandera au nom du roi. »

Quand tout le monde se fut retiré, M. de Loinvilliers se rapprochant de Marie, lui dit : « Vous partez pour aller retrouver cet homme... sur mon âme et sur mon salut, il ne vous reverra jamais ! »

Le départ de *l'Amphitrite* pour la France étant très-éloigné, Marie ne voulut pas l'attendre ; elle se décida à s'embarquer sur le bâtiment de commerce le *Saint-Nicolas*.

Quand M. de Loinvilliers l'eut vue partir : « Tout est-il prêt ? dit-il à un de ses affidés. Moi aussi, je pars. Allons trouver les

forbans ; ce sont eux qui me rendront la Petite Reine ! »

Un infâme marché fut conclu entre Juan de Mata, leur chef, et le comte de Loinvilliers : « A vous la cargaison tout entière du *Saint-Nicolas*, avait-il dit au corsaire ; à moi, madame Dénambuc ; puis vous me transporterez avec elle dans quelque port de l'Amérique du Sud. »

Il y avait à peu près six semaines que le *Saint-Nicolas* était en mer, quand il fut attaqué par le redoutable Juan de Mata, et ne fit qu'une bien faible résistance. Tandis que les forbans se rendaient maîtres de l'équipage, M. de Loinvilliers descendit dans l'entrepont, et rencontrant le docteur Janson : « Où est madame Dénambuc ? » Le médecin ouvrit la porte d'une des cabines, et répondit : « La voilà ! » Au milieu de la cabine étroite il y avait une caisse recouverte d'un drap noir.

« Morte ! s'écria Loinvilliers. — Elle vous a pardonné, à vous dont le funeste amour a causé tous ses malheurs. Maintenant, laissez-moi accomplir ses dernières volontés ; souffrez que je ramène en France ses tristes restes pour les remettre à son mari, le marquis de Maubray. — Son mari ! elle était sa femme ? s'écria le comte. — Elle l'avait épousé secrètement. »

M. de Loinvilliers ne voulut point laisser accomplir le dernier vœu de madame Dénambuc ; il donna l'ordre de faire ses funérailles.

Un quart d'heure après, l'équipage du *Saint-Nicolas* et les forbans étaient sur le pont ; l'aumônier disait les prières pour les morts devant le cercueil de Marie. Le comte de Loinvilliers agenouillé murmurait le *De profundis*. Après l'absoute, des hommes soulevèrent le cercueil, auquel on avait attaché deux boulets, et ils le lancèrent par-dessus bord.

La Petite Reine était à jamais cachée au fond des abîmes de la mer. Alors le comte se releva et dit entre ses dents : « Il ne la reverra ni vivante ni morte ! »

Nous nous applaudirons beaucoup, mesdemoiselles, si, dans cette analyse imparfaite de la *Petite Reine*, nous avons réussi à vous donner une juste idée du mérite de cette nouvelle, où se trouvent des scènes tour à tour pleines de charme et de terreur,

mêlées à des descriptions des lieux et des mœurs des colonies au dix-septième siècle, qui sont d'une vérité consciencieuse, comme tout ce qui sort de la plume habile et facile de madame Reybaud.

M^{me} Edmée DE SYVA.

Littérature Étrangère.

NATURAL PIETY.

A little boy in thought full mood,
Alone, a woodland path pursued,
Beneath the evening's tranquil sky,
He thought not where, he knew not why,

He watch'd the sunset fade away,
Leaving the hills with summits grey;
He saw the first faint stars appear,
And the far river's sound came near.

The birds were hush'd, the flowers were closed,
The kine along the ground reposed;
All active life to gentle rest,
Sank down, as on a mother's breast.

All sounds, all sights, of earth and sky,
Came to his ear, and to his eye,
Until from them absorbed, forgot
They were, and he perceived them not.

Though from his home and friends apart,
No sense of fear disturb'd his heart;
Though round him were dark shadows thrown,
He did not feel himself alone.

Touched by an influence and a power,
He never felt until that hour,
The language of his eyes was meek
And the warm tears were on his cheek.

He did not kneel, he did not pray,
No thought through utterance found its way;
His feelings could no language find,
For God was present in his mind.

RICHARD HOWITT.

LA PIÉTÉ NATURELLE.

Un petit enfant à la figure rêveuse traversait
seul un sentier dans les bois, et sous le ciel
tranquille du soir, sans y penser, sans le savoir,

Il regardait le coucher du soleil, qui brunissait le sommet des collines; il voyait luire faiblement les premières étoiles, il écoutait le bruit lointain de la rivière qui semblait s'approcher.

Les oiseaux étaient muets, les fleurs étaient fermées; les vaches étaient couchées dans l'herbe: toute la nature animée, plongée dans un doux repos, dormait comme sur le sein d'une mère.

Tous les sons, tous les aspects du ciel et de la terre arrivaient à son oreille, à son œil, jusqu'à ce qu'absorbé dans la contemplation, il oublia qu'ils fussent, il ne les vit plus.

Séparé des siens, loin de sa demeure, nulle crainte pourtant ne saisit son cœur, et malgré les noires ombres qui l'entouraient, l'enfant ne se sentait pas seul.

Pénétré d'un sentiment et d'une force qu'il n'avait jamais sentis jusqu'alors, son regard était encore plus doux, et sur ses joues coulaient de brûlantes larmes.

Il ne s'agenouilla pas, il ne pria pas; aucune de ses pensées ne put s'exprimer; ses sentiments ne trouvèrent pas de langage, car il sentait Dieu dans son âme.

M^{me} PAULINE ROLAND.

Éducation.

Medavy Bras-de-fer.

En voyageant dans cette partie de la Bourgogne qu'on appelle le Châtillonnais, pays où la rareté des villages accuse la pauvreté du sol, on est parfois attristé à l'aspect de ces champs ingrats laborieusement cultivés, de ces maigres moissons ne pouvant nourrir que pendant cinq mois le laboureur, dont quelques chènevières forment la seule richesse. Mais en suivant ces routes sinueuses, tantôt suspendues au sommet de hautes montagnes boisées, tantôt descendant avec rapidité dans des vallons étroits, où ne croissent ni la vigne féconde de nos riches coteaux, ni les fruits savoureux de nos vergers, des pensées riantes peuvent naître encore dans le sein du voyageur. Qu'un rayon de soleil éclaire ce paysage capricieux, qu'il vienne dorer la cime chevelue de ces monts qui bornent ou découvrent à chaque instant l'horizon, et tout s'embellit et s'anime. L'imagination, peuplant les forêts antiques de fantômes gracieux, croit voir les nymphes légères du paganisme errer sous les arbres épais, ou les blondes filles du Gaulois, le front ceint de verveine odorante, allant cueillir le gui sacré sur les rameaux du chêne séculaire. Une apparition moins fantastique vous rappelle tout à coup au sentiment de la réalité : on voit de loin, sur une montagne élevée, un château élégant, demeure aérienne dont la blancheur se détache sur le bleu azuré du ciel et la verdure sombre des bois. On s'arrête alors pour jouir de ce délicieux coup d'œil, se demandant peut-être si la main habile d'une fée n'a point, dans une nuit mystérieuse, dérobé son palais à quelque opu-

lente ville pour le transporter sur cette hauteur. Il n'y a cependant rien de merveilleux dans son origine, qui ne remonte guère qu'à un siècle. Ce château est celui de Grancey, et cette grande masse noire qui s'étend à gauche et descend jusque vers la vallée est le parc qui l'accompagne. Plus d'une fois l'étranger, surpris et charmé, s'est détourné de son chemin pour venir visiter cette habitation presque royale.

Autrefois, à la place de cette belle construction dans le goût italien, pleine d'élégance et de simplicité, s'élevait un château fort flanqué de tours énormes. Placé sur le sommet de la montagne qui, taillée à pic d'un côté, le rendait inaccessible; de l'autre il était entouré de fossés larges et profonds; ils existent encore en partie, mais le cerf apprivoisé et la biche familière, aujourd'hui leurs seuls hôtes, ont remplacé les crapauds venimeux et les grenouilles coassantes. En passant sur le pont-levis, qui ne se relève plus le soir à la voix pieuse de l'Angélus pour s'abaisser au son joyeux du cor, on entre dans une première cour, séparée de la seconde par une grille de fer et ornée de quelques arbres. Au côté gauche de cette cour est la chapelle du château, petite église gothique dédiée à saint Jean, et qu'on nomme encore aujourd'hui la collégiale. Au delà de cette cour est la seconde, immense tapis de verdure, ombragé d'un côté par une magnifique plantation de tilleuls, qui s'étend et semble former un petit bois; à deux pas est le château, entouré par derrière d'une belle terrasse, d'où le regard plonge dans la vallée. L'intérieur de cet édifice n'est pas moins beau que l'apparence en est superbe et la situation pittoresque. Mais quand j'eus l'occasion de le voir, ce qui attira le plus mon attention dans les salons élégants que je visitais et dont la belle châtelaine daignait me faire elle-même les honneurs, ce fut la galerie de portraits antiques dont ils sont décorés. Un surtout fixa mes regards ;

il représentait un guerrier couvert d'une armure à la manière des anciens chevaliers, et dont le visage offrait une singulière expression de fierté, de force et de bonté tout à la fois. Ce portrait, me dit la charmante comtesse, est celui de Médavy Bras-de-fer, dont vous connaissez peut-être l'histoire. Sur ma réponse négative, elle offrit de me la raconter.

« A la place de ce château s'élevait, comme vous le savez, me dit-elle, une ancienne forteresse; elle avait été bâtie au douzième siècle par Ponce de Grancey, connétable de Bourgogne. Ce seigneur fut l'un des témoins de l'acte par lequel Eudes III, duc de Bourgogne, prit envers Philippe-Auguste l'engagement de ne se point marier dans la maison du roi d'Angleterre, ou d'après son conseil. L'église ne fut élevée que deux cents ans plus tard. Ce fut Eudes de Grancey qui la fit construire, de concert avec Béatrix de Bourbon, veuve du roi de Bohême, qu'il avait épousée. Il la dédia à saint Jean, et institua pour son service douze religieux, placés sous l'obéissance directe et la protection spéciale de la cour de Rome. Les sires de Grancey, retranchés dans leur forteresse, y soutinrent glorieusement plusieurs sièges, et la duchesse de Bourgogne, Isabelle de Portugal, assista en personne à l'un d'eux. Cette terre, qui n'était qu'une baronnie, fut érigée en comté par le roi Henri II, à la prière de Joachim de la Beaume Montrevel, son possesseur. De celui-ci elle passa par succession, avec tous les fiefs qui en dépendaient, à Guillaume de Hautemer, seigneur de Fervacques et maréchal de France, bien connu dans l'histoire par son attachement et sa fidélité à la cause de Henri IV. Guillaume était veuf. Sa femme, morte fort jeune, ne lui avait laissé qu'une fille. Christine, seule héritière de ces nombreux domaines, était élevée dans la solitude et la liberté la plus grande. Dans ces temps désastreux de guerres civiles, où des partis rivaux déchiraient

le sein de la France, qu'ils se disputaient, Fervacques, attaché à la cause du roi, ne quittait guère le théâtre des événements tragiques d'alors, et ne faisait que de loin en loin de courtes apparitions dans son château. C'était là qu'il avait laissé sa jeune fille, confiée aux soins de serviteurs fidèles et à la garde respectée des religieux. Ces hommes de Dieu lui avaient enseigné à lire dans les pages enluminées du missel et à copier sur le parchemin les psaumes sublimes du prophète; mais un écrit profane n'était jamais tombé entre ses mains, et les vanités de ce monde lui étaient étrangères. Christine enfant ne connaissait d'autre plaisir que d'errer en liberté sous les ombrages des bois, respirant l'air vif et pur de la montagne. Plus grande, elle avait trouvé dans son cœur une source de jouissances nouvelles. Si quelque serf de son père, affaibli par la maladie, languissait enchaîné sur sa couche douloureuse; si une pauvre mère partageait en pleurant le dernier morceau de pain noir qui lui restait pour ses enfants, la jeune châtelaine descendait au village, apportant partout des paroles consolantes et d'abondantes aumônes. Aussi les bénédictions de tous l'accompagnaient, et des larmes de joie avaient coulé plus d'une fois devant elle. Colombe élevée dans l'aire de l'aigle, fleur agreste de la montagne exhalant au milieu de la solitude les trésors de ses doux parfums, sa vie s'écoulait dans une ignorance profonde du mal, dont la pensée n'avait jamais effleuré sa jeune âme.

Elle atteignait cependant cet âge qui fait rêver, où le cœur se sent atteint d'une inquiétude vague et inaccoutumée. L'aspect du ciel, des bois et de la vallée lui paraissait rempli d'un charme nouveau, et pourtant un ennui secret semblait s'attacher à ses pas. Parfois elle accusait son père de la priver ainsi de sa présence et de ses caresses; le trop plein de son cœur avait besoin de s'épancher dans l'ardente effusion d'une tendresse ineffable, et l'a-

mour filial était encore le seul dont eût rêvé son innocence.

Vierge candide élevée par les serviteurs de Dieu, Christine était remplie d'une foi vive, et sa piété prenait chaque jour un caractère plus fervent. Souvent, après avoir parcouru les sentiers à demi frayés du parc, cherchant le soleil, aspirant avec amour la lumière et la vie, elle restait de longues heures dans la chapelle sombre, passant ainsi d'une existence extérieure et toute de mouvement à la prière silencieuse de l'âme et au recueillement de la méditation. Un jour, agenouillée sur le banc de son prie-Dieu, elle était si profondément ensevelie dans ses pensées, qu'elle n'entendit pas le bruit d'un pas qui s'avancait vers elle. C'était celui d'un homme grand, jeune, et vêtu de la robe des religieux, mais dont la tournure aisée, les cheveux longs et la barbe taillée avec élégance, indiquaient l'origine distinguée et témoignaient dès l'abord que le vêtement monastique ne le couvrait pas depuis longtemps. Il s'avancait, le front haut, la figure sérieuse, portant sur tous ses traits l'empreinte d'une âme blessée et d'un mécontentement profond. Il s'arrêta au milieu de l'église, et là, debout pendant quelques instants, il semble réfléchir, mais non prier. Son regard, tantôt fixé sur l'autel, tantôt cherchant les cieux à travers les hautes fenêtres de la chapelle, s'élevait interrogateur et menaçant. Fatigué sans doute de l'immobilité de sa position, son bras se replia instinctivement, et sa main glissa sur son côté, comme cherchant à s'y appuyer sur le pommeau d'une épée... mais elle retomba vide. Ce mouvement le rappelant de sa préoccupation, un sourire amer vint effleurer ses lèvres, et son regard, descendant avec ironie sur lui-même, contempla dédaigneusement la robe qui semblait l'embarrasser de ses longs plis. Alors seulement il aperçut Christine, qu'il n'avait pas vue en entrant. Vêtue de blanc, la tête couverte d'un voile, immobile comme une

statue et recueillie comme une sainte, la jeune fille lui sembla une apparition céleste. Son regard, perdant l'expression farouche qui l'avait animé un instant, se reposa, plein d'admiration, sur l'objet charmant qu'il venait de rencontrer. Il n'osait faire un pas, tremblant que le moindre bruit ne fit évanouir ce ravissant fantôme. Christine releva doucement la tête, et, rougissant à la vue d'un étranger, elle signa dévotement sa poitrine, quitta son prie-Dieu et sortit de la chapelle. L'inconnu se détourna respectueusement pour la laisser passer, et après l'avoir vue s'éloigner, ses regards, qui ne pouvaient se détacher d'elle, se portèrent tout rêveurs sur la place qu'elle venait de quitter. Mademoiselle de Fervacques emportait aussi dans sa mémoire le souvenir de l'étranger. Ces grands yeux noirs, puissants et veloutés, qu'elle avait vus fixés sur elle avec une expression si douce d'étonnement et d'admiration, lui avaient fait éprouver une émotion inconnue jusqu'alors. Quand le père Jérôme, le supérieur des religieux, vint lui faire le soir sa visite accoutumée, son premier soin fut de lui demander s'il n'avait point donné l'hospitalité à quelque voyageur. « Non, ma fille, dit-il ; mais nous avons reçu un jeune homme destiné à entrer dans les ordres, et qui est venu près de moi, l'ami de sa famille, pour s'accoutumer au noviciat. Hélas ! ajouta le bon prêtre avec un soupir, je crains bien que le Seigneur lui refuse sa grâce ! Unissez vos prières aux miennes, ma fille, et demandez pour lui la vocation nécessaire à notre saint état. — Mais, mon père, dit la jeune fille, pourquoi l'avoir choisi si la grâce du Seigneur ne l'y a pas appelé ? — Ah ! mon enfant, la volonté de Dieu nous impose quelquefois des devoirs bien difficiles à remplir !

Le père de ce jeune homme, le noble sire de Médavy, avait trois fils, son espérance et son orgueil ; l'aîné surtout lui était cher ; devant hériter des titres et des biens de

son illustre maison, il annonçait déjà la force et la bravoure qui en ont toujours distingué les chefs : une maladie cruelle s'en empara ; tous les secours de l'art lui furent prodigués en vain ; la mort avait saisi sa proie et l'emportait rapidement vers le tombeau ; il n'y avait plus qu'un miracle qui pût le sauver... Dans son désespoir, le malheureux père osa le demander au ciel. « Pour ce fils que vous me laisserez, ô mon Dieu, s'écria-t-il, je jure d'en consacrer un autre à votre service ; que l'aîné de mes enfants soit sauvé, et j'en fais le serment, un de ses frères sera consacré à votre culte. » Le ciel reçut ce vœu ; quelques jours après le malade était guéri. La joie du pauvre père et sa reconnaissance furent grandes ; aussi ne songea-t-il plus dès lors qu'à réaliser son vœu. Joseph, le dernier des trois frères, fut choisi pour l'accomplir. Habitué dès l'enfance à l'idée d'appartenir au Seigneur, l'enfant grandissait sans s'attacher à ce monde, pour lequel il ne devait pas exister, et tandis que ses deux aînés se fortifiaient dans les exercices des guerriers, la prière et la méditation remplissaient tous ses instants.

Qui pourrait prévoir les desseins de la Providence ! Quelques jours avant de prononcer les paroles sacrées qui devaient l'enchaîner aux autels, le novice fut atteint d'un mal subit, et tomba moissonné dans sa fleur. Le vœu solennel du baron restait inaccompli ; c'était au second de ses fils à le remplir. Il fallut toute la puissance de l'autorité paternelle pour obtenir un tel sacrifice : le jeune chevalier ne pouvait supporter l'idée d'échanger son armure contre la robe pacifique des religieux, et la main de Pierre Rouxel de Médavy trouvait sa pesante épée moins lourde à porter qu'un bréviaire. Cependant il fallut obéir, et c'est vers moi que son père voulut l'envoyer, pensant que mes conseils et mon amitié auraient quelque puissance sur son cœur. Depuis hier il est arrivé, mais triste, silencieux et farouche, repoussant les con-

solutions et m'effrayant de son désespoir.

Vous le voyez, Christine, ange d'innocence et de piété, ce malheureux a droit à vos prières ; c'est un frère pour qui nous devons implorer la miséricorde du Très-Haut. N'oubliez pas son nom dans vos oraisons de chaque jour. — O mon père ! je vous le promets, » dit en joignant les mains la jeune fille toute émue. Sa prière, ce soir-là, se prolongea plus qu'à l'ordinaire, et pendant son sommeil ses lèvres endormies murmuraient encore le nom de Pierre. Le lendemain, en se rendant à la chapelle, ses regards interrogèrent plus d'une fois le sentier du couvent. Sans qu'elle eût songé à s'en étonner, le souvenir du jeune homme ne l'avait pas quittée. Cette apparition était un événement dans sa vie uniforme et paisible. Pour la première fois elle compatissait à une douleur de l'intelligence, plus élevée, plus profonde, plus intéressante cent fois que les souffrances toutes matérielles de ces paysans, qu'elle pouvait toujours adoucir avec de l'or ; et l'image de Médavy lui apparaissait environnée de tout le charme de la beauté, de la noblesse et du malheur. Aussi sa méditation fut moins profonde ce jour-là, et de fréquentes distractions entrecoupèrent sa prière. Au moindre bruit, ses regards se tournaient vers la porte du lieu saint, comme si l'étranger lui eût promis de revenir. A l'heure où il avait paru la veille, en effet, il entra ; son pas était lent et grave ; sa figure triste et résignée portait l'empreinte de la lutte morale qu'il avait dû soutenir, et cette expression répandait quelque chose de touchant sur ses traits. Il s'inclina devant l'autel et salua la jeune fille, qui lui rendit son salut avec un doux sourire et un regard où se peignait la plus tendre sollicitude. Elle sortit sans qu'ils échangeassent une parole ; mais déjà ils n'étaient plus étrangers l'un à l'autre, et quelque chose d'intime disait à chacun d'eux que leurs âmes s'étaient comprises.

Désirant offrir quelque distraction à son

jeune disciple, le père Jérôme le conduisit le même jour visiter le château, et le présenta à Christine. Quelquefois encore ils retournèrent ensemble la voir, et bientôt ne revinrent presque plus l'un sans l'autre.

Dès lors il n'y eut plus de vide ni d'en-nui dans l'existence de la jeune fille. Toutes les illusions de la jeunesse, toute la puissance de ce besoin d'aimer trouvaient un aliment pour la première fois, enfin toutes les ravissantes séductions d'un amour naissant dans le cœur d'une vierge innocente, enchantaient son âme enivrée. Le passé ne lui semblait plus qu'un long sommeil dont elle venait de sortir; le présent seul existait pour elle avec ses rayonnements et ses joies; et l'avenir, c'était demain, demain où elle verrait Médavy, où elle entendrait le son de cette voix qui faisait palpiter son cœur. Oh! comme elle aurait tremblé d'épouvante, la pieuse enfant, si un regard éclairé, lisant le secret de son cœur sur son front candide, fût descendu tout à coup dans sa conscience et lui eût fait sonder la profondeur de l'abîme où elle s'était engagée. Mais Christine n'avait pas de mère pour veiller sur sa jeune imagination et la diriger. Libre comme l'oiseau des bois qui voltigeait autour de sa demeure, ses pas erraient en liberté par tous les sentiers de la montagne, ainsi que sa pensée dans le dédale des folles et séduisantes rêveries. Cette confiance si aveugle, ce bonheur si pur répandait en elle quelque chose d'ineffable; une atmosphère de pureté et d'amour semblait l'environner et protéger son innocence contre les désirs que sa beauté eût fait naître. Aussi Pierre éprouvait-il pour elle une tendresse respectueuse et sainte. Cet homme au caractère emporté, aux passions ardentes, à l'âme de feu, qui ne savait maîtriser aucune de ses émotions et ne voulait courber la tête sous aucun joug; cet homme qui était venu prêt à lancer le blasphème contre l'autel où on voulait l'enchaîner, docile et soumis à présent, semblait accepter sa destinée avec une résignation dont

il eût été impossible de le croire capable.

Le père Jérôme se félicitait de ce changement inespéré et faisait partager sa joie à Christine. « C'est à nos prières, ma fille, disait-il, que cette grâce a été accordée. Persévérons; n'abandonnons pas notre tâche avant de l'avoir complètement remplie. Le vase qui était vide est devenu un vase d'élection et de salut. Ce jeune homme est destiné peut-être à nous surpasser tous devant Dieu. Je ne sais quelle voix intérieure se fait entendre à son âme; mais il reste de longues heures dans la solitude et le recueillement, absorbé sans doute par la contemplation des grandes vérités éternelles. » O bon et vénérable père Jérôme!... mais la candide enfant que vous aviez élevée s'édifiait de vos paroles et les gardait religieusement dans son cœur. Pour elle Pierre ne pouvait pas être un être vulgaire; son imagination l'avait doté de toutes les vertus célestes qu'elle aimait, et elle ne doutait pas de sa supériorité sur tous les hommes qu'elle avait vus jusqu'alors. Cependant cette passion, d'abord d'une douceur irrésistible, devenait chaque jour plus puissante et fermentait dans le sein du novice. Ce calme apparent, cette soumission muette qui ravissaient le bon religieux, étaient loin d'être le fruit de pensées sages, et le poison qu'il savourait lentement devait l'enivrer tout à coup.

L'occasion où cet amour si timide devait faire éclater sa violence se présenta bientôt. Un jour, Pierre, assis dans un coin retiré du salon, s'abandonnait doucement au plaisir de contempler la jeune châtelaine; il écoutait en souriant les questions ingénues ou les réponses pleines de charme dont elle entrecoupait les discours sérieux du vieux moine. Un cri de joie poussé par Christine le fit tressaillir tout à coup. Bondissant comme un jeune faon, elle s'était précipitée vers une des fenêtres donnant sur la campagne. Il chercha au loin du regard l'objet dont la vue l'avait si subitement frappée. Un homme à cheval s'ap-

prochait du château; on ne pouvait encore distinguer ses traits; mais Christine l'avait reconnu; c'était un messager de son père. Elle courut à sa rencontre, inquiète et joyeuse à la fois.

« Mon père! s'écria-t-elle, que fait mon père? m'annoncez-vous sa venue? — Non, mademoiselle, répondit l'écuyer, mais je vous apporte de bonnes nouvelles; les troupes du roi ont eu de beaux succès, et M. le maréchal s'est couvert de gloire. La journée d'Arques a été chaude, et Mayenne en gardera le souvenir. D'ailleurs voici un message de monseigneur qui vous rend compte de tout. »

Christine saisit avidement le paquet scellé portant sur ses quatre cachets les armes de Fervacques et de Grancey, puis, ayant recommandé à ses serviteurs de bien traiter le messager, elle remonta en toute hâte pour lire avec ses deux amis la missive de son père.

Ses jolies mains, tremblantes d'émotion, brisèrent la cire armoriée. Le paquet du maréchal contenait deux lettres, une pour sa fille et une pour le père Jérôme. Christine lut la sienne à haute voix; elle était conçue en ces termes :

« Ma chère fille, la vie active et pleine de travaux que nous menons en ce temps-ci ne me permet pas de vous écrire aussi souvent que je le voudrais. Peut-être mon silence prolongé vous aura-t-il inquiétée : s'il en est ainsi, rassurez-vous; je suis plein de force et de santé. Priez Dieu qu'il me conserve l'une et l'autre pour le service du roi. Cependant, ma chère Christine, il s'en est peu fallu que vous ne fussiez condamnée à vous vêtir de noir pendant longtemps; la glorieuse journée d'Arques a failli vous coûter votre père.

« Je tremble, ma chère enfant, en songeant à ce que vous seriez devenue si ma mort vous eût laissée ainsi sans protecteur au milieu d'un pays en proie aux factieux et bouleversé par mille orages.

« Je dois songer à prévenir ce malheur et vous assurer un soutien pour l'avenir. C'est là le sujet de ma lettre au père Jérôme : il vous fera part de mes desseins. Continuez de lui obéir comme à moi-même. En vous quittant, j'ai déposé mon autorité paternelle entre ses mains, et je ne doute pas qu'il ne soit plein de tendresse pour vous. Je ne sais pas encore quand je pourrai vous revoir; mais si rien ne s'oppose à mes vœux, ce sera bientôt. En attendant, je vous embrasse et suis votre affectionné père,

« GUILLAUME DE FERVACQUES,
« comte de Grancey, maréchal de France. »

Christine porta religieusement à ses lèvres la lettre de son père, et l'ayant repliée avec soin, elle la mit dans son sein; puis ses yeux se fixèrent sur le moine, qui lisait attentivement, mais à voix basse, l'épître du maréchal. Le front du novice était devenu soucieux; une pensée imprévue avait traversé son esprit, car son visage venait de pâlir soudainement. Ses regards, attachés sur le vieux prêtre avec l'expression d'un désir avide, cherchaient à lire le contenu de ces pages, qu'il aurait voulu dévorer. Mais nulle émotion vive ne se reflétait sur la figure calme du vieillard. Après avoir achevé paisiblement sa lecture, il se recueillit quelques instants, et, le sourire sur les lèvres, adressa la parole à sa fille adoptive :

« Vous êtes bien jeune encore, mon enfant, lui dit-il, pour la gravité des paroles que je vais vous dire et des devoirs qui vont vous être imposés; mais le Seigneur, que vous avez toujours servi, peut donner la sagesse de son esprit à vos jeunes années, et son secours, j'en suis sûr, ne vous faillira pas. Votre noble père, tremblant, comme il vous l'a dit, de vous laisser seule dans ce monde, héritière, il est vrai, d'un beau nom, mais aussi de grands biens, qui ne manqueraient pas d'éveiller la convoitise de plusieurs; sans appui qu'un pauvre religieux, qui donnerait sa vie de bon cœur pour sauver la vôtre, mais ne saurait

prendre l'épée pour la défendre; votre père a songé qu'il fallait assurer votre destinée, et vient de vous choisir un époux. — Un époux! s'écria avec terreur la jeune fille, que ce préambule n'avait point préparée à cette déclaration. — Oui, ma fille, un époux qui vous donnera protection et secours, mais à qui vous devrez respect et obéissance en toutes choses. Dès que les circonstances le lui permettront, monseigneur de Fervacques viendra faire célébrer ici votre mariage avec le comte de Sassenay, à qui il a promis votre main et dont vous pouvez dès aujourd'hui vous regarder comme la fiancée. »

Christine n'osait répondre, elle jeta un regard timide sur Médavy comme pour l'interroger. La pâleur de son visage, le feu sombre de ses regards, l'expression de désespoir empreinte sur tous ses traits, lui causèrent un effroi soudain. Trop ignorante des passions et de leurs terribles effets pour lire tout ce qui se passait dans l'âme ardente du jeune homme, elle comprit seulement que cette idée ne lui causait pas moins d'épouvante qu'à elle-même; et trouvant du courage dans le sentiment instinctif de son amour, elle dit au père Jérôme qu'elle ne voulait pas se marier. Le bon prêtre sourit à cette parole d'enfant; mais quand Christine le lui répéta sérieusement, et le conjura, les mains jointes, d'assurer à son père, qu'heureuse de lui être soumise en toutes choses, elle le suppliait de ne point la contraindre en celle-ci; le vieillard prit un ton d'autorité plus grave, lui représenta qu'il était de son devoir d'obéir, et que ce serait y manquer essentiellement que d'opposer une plus longue résistance à la volonté paternelle; puis il se retira, emmenant avec lui le novice, qui n'avait pas prononcé une parole, mais dont la tristesse et l'abattement ne disaient que trop quelle était la souffrance.

Restée seule, Christine pleura abondamment; ayant peu vu le maréchal et accablée avec lui au plus profond respect, elle

ne se sentait pas la force de résister à ses ordres. Il fallait donc se soumettre et renoncer à ses rêves de jeune fille, à cette vie qu'elle croyait passer heureuse, comme elle l'était depuis quelque temps, car dans son innocence elle n'enviait d'autre bonheur que celui dont elle jouissait, et la pureté de son imprudent amour était si grande, qu'elle n'avait pas songé qu'il pût être coupable; ensuite elle eut recours à la prière, et s'endormit triste, mais résignée.

Il n'en était pas ainsi de Médavy: ne doutant pas qu'il ne fût aimé, il accusait le ciel et la terre d'avoir mis obstacle à son bonheur et roulait dans sa pensée mille desseins extravagants et désespérés: tantôt il voulait enlever son amante et fuir avec elle dans des lieux inconnus, ou, prêt à défier son rival, aller jusqu'aux marches de l'autel lui disputer sa fiancée; d'autres fois c'était au maréchal lui-même qu'il voulait demander compte de sa tyrannie; puis tout à coup ses regards indignés tombaient sur cette robe de bure qu'on l'avait forcé de revêtir, lui, le vaillant chevalier, le noble fils des valeureux Médavy, et maudissant le vœu fatal de son père, il était prêt à la mettre en lambeaux. La nuit tout entière s'écoula pour lui sans sommeil. En proie à la plus violente agitation, il sortit au matin de sa cellule pour aller respirer un peu de fraîcheur, car sa poitrine était brûlante, et son sang embrasé battait dans ses artères comme s'il eût voulu les briser.

Ses pas se dirigèrent d'eux-mêmes du côté du château; bientôt il fut sous la fenêtre de Christine; elle venait de se réveiller; le souvenir de ce qui s'était passé lui apparut d'abord comme un rêve douloureux; puis, trop sûre enfin de la réalité, elle rappela son courage; et après avoir fait sa prière, sortit pour aller chercher au dehors le repos qui avait fui de son cœur. Le premier objet qui frappa ses regards fut le visage pâle et bouleversé de Médavy; elle eut peur de l'expression farouche et désespérée de son regard; son premier mouve-

ment fut de s'enfuir... mais un geste suppliant la retint, et la pitié prenant la place de l'effroi, elle s'approcha doucement. Un éclair soudain illumina la figure de Pierre, sa main brûlante saisit pour la première fois et pressa fortement la main de la jeune fille. « Christine, dit-il enfin d'une voix étouffée et tremblante d'émotion, Christine, vous allez être bien heureuse. — Le pensez-vous? » lui répondit-elle d'un ton de reproche où se trahissait toute sa pensée. « Est-ce bien vrai? s'écria-t-il avec joie, ce mariage ne vous séduit-il pas? est-ce malgré vous que vous y consentez? S'il ne se faisait pas, ne regretteriez-vous rien des avantages qu'il vous promet? — Oh! rien, Pierre, je vous le jure; mais je pleurerai toujours le bonheur qu'il m'aura enlevé. — Eh bien, fuyons, Christine, fuyons tous deux la tyrannie qu'on nous impose. Plus de cette robe qui me déshonore; à moi l'armure brillante et l'épée fidèle du guerrier pour défendre ma bien aimée; car je vous aime, ô Christine! de toute la puissance de mon cœur; » et ses mains nerveuses s'emparent des mains fragiles de l'enfant, dont son accent passionné étonnait l'innocence.

« Vous ne savez pas, lui dit-il, tout ce que j'ai souffert depuis le jour où je vous vis pour la première fois, où je vous aimai, où cet amour me fit consentir à dévorer mon orgueil, à cacher sous un voile hypocrite les passions tumultueuses qui bouleversaient tout mon être. Vous voir était pour moi un besoin impérieux auquel j'immolais tous les autres, tous, jusqu'à cette ardeur juvénile et guerrière qui faisait bouillonner dans mes veines un sang trop généreux, et s'indignait de l'oisiveté honteuse où je languissais condamné. Que de fois, sans la pensée que je ne vous verrais plus en abandonnant ces lieux, j'aurais fui la demeure obscure de ces moines et foulé sous un pied frémissant la bure dont ils m'avaient couvert!

» Eh! que m'importe à moi le vœu imprudent et funeste de mon père! dois-je donc l'accomplir par un sacrilège, et porter

à ce Dieu jaloux qu'il adore un cœur où vous réglez sans partage! Non, venez! suivez l'époux de votre choix; qu'un serment mutuel nous unisse, et je défie le ciel et la terre de vous arracher de mes bras. »

Immuable et muette d'étonnement, Christine n'avait point songé à interrompre le discours véhément du jeune homme; mais quand il lui demanda son assentiment, un chagrin profond se peignit sur son visage. « O Pierre! lui dit-elle, est-ce donc là la vertu que je chérissais en vous? Quoi! tandis que j'aurais besoin d'être encouragée et soutenue par vos conseils, vous osez me tenir un semblable langage! pareil à l'ange de révolte et d'orgueil, vous voulez étouffer en mon sein le sentiment du devoir et m'entraîner dans votre funeste égarement. Malheureux, j'ai pu vous aimer, vous plaindre, et adoucir autant qu'il était en moi les souffrances de votre cœur, mais coupable, je dois vous redouter et vous fuir. Adieu! puisse le ciel que vous offensez, répandre sur vous des grâces de miséricorde et de pardon; je puis encore l'implorer pour vous, et c'est désormais la seule marque d'affection qu'il me soit permis de vous donner. » Elle s'éloigna aussitôt, troublée profondément, malgré l'apparence de calme qu'elle avait conservée, et remonta dans son appartement plus malheureuse cent fois qu'elle n'en était sortie.

Que se passa-t-il alors dans l'âme orageuse de Médavy? je l'ignore, mais quand il regagna sa cellule, une pâleur livide avait remplacé sur ses joues bleuâtres la rougeur que la passion y avait fait monter, et des frissons glacés succédaient aux transports délirants de sa brûlante insomnie.

Le soir, la visite du père Jérôme au château fut plus tardive qu'à l'ordinaire; Christine l'attendait cependant avec impatience, se demandant si elle devait lui raconter la scène du matin, car elle était bien décidée à éviter désormais Médavy et à mettre entre eux une barrière infranchissable.

Le vieillard avait l'air attristé, et s'empressa de dire à la jeune fille qu'il venait de laisser le novice étendu sur sa couche, où il était resté pendant le jour, en proie à une fièvre violente. L'aveu préparé s'arrêta sur les lèvres de l'enfant, dont toute la tendresse se réveilla aussitôt, et elle ne put que recommander au bon moine de prodiguer tous ses soins au malade. Plusieurs jours se passèrent ainsi, jours de souffrance et de désespoir pour Médavy, de regrets, d'inquiétude et d'angoisses pour Christine. Sans doute elle s'était montrée trop sévère et devait ménager davantage cette nature irritable et violente; ses paroles n'avaient peut-être pas eu toute la douceur qu'il aurait fallu, et dont la charité même lui faisait un devoir. C'est ainsi que s'abusant sur sa propre faiblesse, elle se créait des torts et s'accusait elle-même pour excuser le novice. Cependant la jeunesse et la force de Pierre triomphèrent d'un mal accidentel et passager; bientôt il se leva, et le bon prêtre enchanté lui proposa de le conduire chez la jeune châtelaine, qui s'était informée avec tant d'intérêt de son état; son désir le plus vif était de la revoir, et tremblant à l'idée de l'accueil qu'elle allait lui faire, il sortit, faible encore, chancelant et appuyé sur le bras du religieux. A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'ils aperçurent deux cavaliers qui montaient au galop le chemin de la montagne; ils arrivèrent tous quatre en même temps aux portes du château. Les voyageurs étaient couverts de poussière, et paraissaient avoir fait une longue route; la vue affaiblie du vieillard ne lui avait pas laissé distinguer leurs traits; mais dès que les étrangers se furent approchés, il reconnut le maréchal. M. de Fervacques serra cordialement la main du vieux prêtre, salua le convalescent avec bonté, puis, ayant laissé son cheval aux soins de l'écurier qui l'accompagnait, il pressa bientôt sa fille entre ses bras. Ce premier moment d'effusion passé, il se jeta dans un fauteuil, appuyant sur une de ses

larges mains son front ridé et soucieux. Personne n'osait interrompre la sombre préoccupation dans laquelle il était absorbé, quand rompant enfin le silence, il dit : « Vous avez reçu dernièrement mes lettres, et je suis sûr d'avance, ma fille, que vous étiez prête à accomplir ma volonté. Eh bien, ce mariage ne se fera pas; cette alliance dont je vous parlais est rompue. — R rompue! s'écria Christine avec un mouvement de joie qui n'échappa point à Médavy. — Oui, rompue, reprit le maréchal avec amertume. Savez-vous que votre père a été insulté, déshonoré à la face de tous? et que celui qu'il voulait nommer son fils n'a pas eu le courage de le venger? Moi, un lâche! Guillaume de Fervacques un méprisable poltron! et n'avoir pas pu laver cette injure dans le sang du misérable qui me l'a crachée au visage! Malédiction! » Il y avait un tel accent de fureur concentrée dans la voix sourde du maréchal, que les trois personnes qui l'environnaient en frémissaient. « Que dites-vous, mon père? hasarda timidement Christine; vous, un lâche? Qui aurait osé le dire? et si cela a été dit, comment n'auriez-vous pas puni l'auteur d'une telle insolence? — Parce qu'un serment fatal m'en empêche, parce que celui qui m'a si cruellement offensé fut autrefois mon ami, et que Henri de Bourbon nous baisant sur la joue, nous a fait jurer un jour de ne jamais tirer l'épée l'un contre l'autre; voilà pourquoi ma main frémissante ne s'est point armée du fer vengeur, impatient de fouiller dans ses entrailles. Et ce Sassenay! ce Sassenay que je croyais un brave, et qui, effrayé par la réputation de force et d'intrépidité de mon adversaire, n'a pas osé lui demander raison de mon outrage! mais je ne repaîtrai jamais dans les rangs de ces chevaliers parmi lesquels il ne s'en est pas trouvé un assez généreux pour me venger! d'ailleurs l'ambition fera peut-être ce que n'a pas fait la valeur. Je l'ai juré devant tous : la main de ma fille avec mes baronnies et

mes comtés appartiendront au vainqueur de Prétigny, fût-il le dernier des hommes d'armes.

— C'est donc par le baron de Prétigny que vous avez été insulté, monseigneur ? demanda d'une voix calme le novice, dont les yeux, ordinairement si fiers, étaient abaissés gravement vers la terre. — Oui, par le baron de Prétigny, jaloux de ce que, pendant le combat, j'avais eu le bonheur de porter secours au roi, qui, emporté par son courage, se trouvait pressé entre deux escadrons ennemis et courait de grands dangers. Lorsque Henri, devant toute son armée, me témoignait sa reconnaissance et son affection, l'infâme a osé dire qu'il m'avait vu fuir devant Mayenne. Mort de Dieu ! moi, maréchal de France, m'accuser de couardise et de lâcheté ! Moi, vieille barbe blanchie dans les combats, dire que j'ai tourné le dos devant un traître ! — Calmez-vous, monseigneur ; vous serez vengé, répondit Médavy d'un ton assuré et paisible.

— Tu crois, jeune homme, reprit le vieux brave, quel'idée d'un tel affront mettait hors de lui, tu crois que le prix offert donnera du courage à l'un de ces chevaliers ? Mais tu ne sais pas, ajouta-t-il tristement, que ce Prétigny est le plus fameux bretteur de l'armée, et que la mort attend qui ose se mesurer avec lui. Pour le vaincre, il faudrait le courroux qui m'enflamme, la soif de vengeance qui me dévore. Et comment les souffler jamais dans un sein étranger ? Ah ! si j'avais un fils...

— Vous serez vengé, monseigneur, » répéta Médavy en relevant sa noble tête et se redressant avec fierté de toute la hauteur de sa taille.

Le lendemain, quand la cloche matinale appela les religieux à la prière, une place resta vide au milieu d'eux : le novice avait disparu. En vain le bon père Jérôme, tremblant pour le jeune homme qui lui était confié, alla-t-il le chercher dans sa cellule déserte, dans les jardins humides de rosée et dans les détours solitaires du bois : nulle

part on ne put découvrir la trace de ses pas.

M. de Fervacques, dominé par la pensée qui absorbait toutes ses facultés, attachait peu d'importance à la disparition du jeune moine. Pour Christine, son cœur lui disait assez où avait couru Médavy, et mille craintes plus poignantes les unes que les autres la déchiraient à l'envi : elle voyait le malheureux Pierre, objet du courroux céleste, aux prises avec un adversaire terrible, et la mort du novice lui semblait la punition inévitable de sa désobéissance. Ne sachant comment prévenir et réparer un malheur dont elle s'accusait d'être la cause, elle conçut le dessein de s'offrir elle-même au Seigneur à la place de celui qui, pour l'amour d'elle, avait déserté les autels. Cette résolution une fois arrêtée, elle se sentit plus tranquille, et se décida à la révéler au père Jérôme sous le sceau inviolable de la confession.

Le saint homme fut plongé dans une grande surprise, et touché en même temps du vertueux dévouement de cette jeune fille, dont il ne chercha point à affaiblir la détermination courageuse : « Je ne sais, mon enfant, lui dit-il, s'il sera agréable à Dieu d'accepter votre sacrifice ; néanmoins vous aurez toujours devant ses yeux le mérite de le lui avoir offert ; et pour celui qui sonde les cœurs, la pureté de l'intention est comptée à l'égal du fait lui-même. Sans cela, ne serais-je pas le premier coupable, moi, dont l'imprudence aveugle vous a exposés tous deux à un danger que je n'ai pas su prévoir ? Nous avons donné aujourd'hui l'hospitalité à un frère voyageur qui se rend en Italie : il doit aller à Rome. Je vais le charger d'une lettre pour notre saint-père le pape : la réponse de sa sainteté dictera notre conduite. Jusque-là prions, ma fille ; prions avec persévérance et ferveur, afin de sortir victorieux de cette épreuve. »

Encouragée et soutenue par son guide vénérable, la pieuse enfant se sentit plus forte, et immola d'avance dans sa pensée

toutes les joies de son avenir : trop heureuse d'obtenir à ce prix le salut et la vie de celui qu'elle aimait.

Le départ brusque du maréchal avait beaucoup contrarié Henri IV, qui lui était fort attaché. Il aurait bien désiré concilier les adversaires sans perdre aucun des deux ; car tout en blâmant Prétigny, il tenait à conserver cette redoutable épée, et se souciait fort peu que les jeunes chevaliers attachés à sa cause exposassent leurs jours en se mesurant avec lui. Il attendait donc, comptant sur la fidélité de son vieux Fervacques, et espérant qu'un peu de temps ayant refroidi son courroux, il ne refuserait pas de se rendre aux prières de son maître et de son ami. Cependant le prix offert par le comte de Grancey aurait donné lieu à plus d'un duel dans une armée où certes les braves ne manquaient pas ; mais l'armée était partagée en ce moment sur divers points ; les plus braves capitaines, à la tête de leurs compagnies, venaient de s'emparer de différentes villes que leur devoir les forçait à garder, et la plupart de ceux qui restaient auprès du roi se trouvaient être mariés. Les choses en étaient donc à ce point, et Prétigny jouissait fièrement de l'éloignement de son rival, lorsqu'un jeune guerrier inconnu, après être allé chercher les troupes royales sous les murs de Paris, qu'elles venaient de quitter, les rejoignit en Normandie, où allait s'ouvrir une campagne. Ses armes étaient simples, il ne portait aucune couleur, et ne semblait appartenir à aucun parti. Aussi nul ne prenait garde à lui ; quand s'étant fait montrer le sire de Prétigny au milieu d'un groupe de seigneurs dont il faisait partie, il s'approcha et lui jeta violemment son gant au visage en l'apostrophant de la sorte : « Baron de Prétigny, au nom et à la place du maréchal de Fervacques, comte de Grancey, je te défie ! car tu es un imposteur et un lâche ! » Les joues du baron devinrent pourpres d'étonnement et de colère. Comme le vautour prêt à dévorer sa proie, il fixa un œil étin-

celant sur celui qui venait de l'insulter ainsi ; mais voyant sa jeunesse, il releva dédaigneusement le gage du combat, et le montrant aux témoins de cette scène, il leur dit en souriant : « Ce gant est bien léger, messieurs ; je ne sais si le bras insolent qui l'a lancé trouvera aussi facile de porter une épée ! — C'est ce que j'ai hâte de te prouver, répliqua fièrement l'inconnu ; et tu verras si je mens à la devise de ma maison : *Jamais le bras d'un Médavy n'a ployé que pour boire.* » L'audace de cette réponse et le ton avec lequel elle était faite achevèrent d'enflammer l'intrépide ferrailleur. Le combat fut décidé à l'instant, et tous les seigneurs qui se trouvaient présents pris pour témoins de cette lutte sanglante.

L'âge, la beauté, la noble assurance de Médavy, excitaient dans tous les cœurs un puissant intérêt ; et tous ces hommes, accoutumés cependant aux fréquentes émotions de ce genre, ne pouvaient se défendre d'une peine secrète en songeant que le jeune inconnu allait tomber sous les coups d'un si terrible adversaire.

Lé baron était sûr de lui, et regardait cette affaire comme un jeu ; mais bientôt il s'étonna que la victoire fût moins facile qu'il ne l'avait pensé. Attaquant avec feu et parant les coups avec adresse, Médavy ne lui laissait aucune prise ; il lui fallait, au contraire, songer à se défendre. Alors sa taille imposante semble grandir encore, ses forces se doublent de toute la puissance de son orgueil irrité. Pareils à deux lions, les guerriers se précipitent l'un sur l'autre avec une ardeur égale ; les épées brillent et se croisent, rapides comme la pensée, sans qu'aucun des deux soit atteint. Le baron l'emporte... Médavy vient d'être touché... son sang coule... les spectateurs frémissent... c'en est fait du jeune homme !

Mais comme un jeune taureau blessé dans l'arène, dont la vue de son sang redouble la fureur, plus ardent, plus fougueux, plus terrible encore, il s'élance sur

son ennemi et lui porte mille coups ; il l'enlace , l'évite , le fatigue , le trompe , le poursuit , et finit enfin par l'enfermer dans la poitrine ; puis soulevant ce corps gigantesque sur la pointe de son épée comme un léger fardeau , il le porte ainsi l'espace de plusieurs pas en répétant sa fière devise : *Jamais le bras d'un Médavy n'a ployé que pour boire*. Un murmure confus d'admiration , d'épouvante et de joie involontaire lui répond... Quelques instants après le vieux maréchal était vengé , et le cauteleux Prétigny avait payé de ses jours sa traiteuse calomnie.

Le roi fut bientôt instruit de ce qui s'était passé. Tout en regrettant le baron , ce prince chevaleresque , amoureux de la bravoure , désira vivement voir et s'attacher le jeune vaillant qui venait de s'illustrer ainsi. Il le fit donc mander dans son appartement , où Pierre ne se fit pas attendre. Charmé de la bonne mine du chevalier , Henri IV lui dit d'un ton de reproche où perçait encore plus de sympathie que de colère : « Vous avez fait une action d'éclat ; mais savez-vous que votre victoire me coûte un de mes plus braves chefs ? Prétigny était coupable , je le sais ; et mon ressentiment doit se taire : mais vous ne pouvez réparer vos torts envers moi , capitaine , qu'en remplissant vous-même dans mes rangs le vide que votre épée vient d'y faire. » Médavy répondit avec courtoisie : cette proposition convenait trop bien à son caractère et à sa position pour qu'il ne s'empressât pas de l'accepter. Un brevet et une compagnie lui furent donnés aussitôt. Il voulait cependant retourner de suite à Grancey ; il lui tardait d'aller voir Christine , sa conquête , et de consoler le vieux brave en lui disant : Vous êtes vengé ! Henri ne le voulut pas : « Écrivez , lui dit-il ; c'est à vous d'annoncer votre triomphe au maréchal ; mais ne vous présentez à sa fille que paré d'autres lauriers que ceux d'un duel. »

A quelques jours de là , M. de Fervac-

ques , assis tristement à côté de sa fille silencieuse , décachetait une lettre dont les caractères lui étaient inconnus. A peine en a-t-il parcouru quelques lignes , qu'un cri de joie lui échappe : « Noble jeune homme ! » s'écrie-t-il avec enthousiasme. Christine rougit , tremble et n'ose l'interroger ; ses regards seuls expriment la curiosité la plus ardente. Un billet se trouve renfermé dans cette lettre : ce billet est de l'écriture du roi , et ne contient que ces mots :

« Fervacques , à cheval ! Je veux voir à » ce coup-ci de quel poil sont les oisons de » Normandie.

» HENRI. »

Alençon.

« Où sont mes armes ? je vais partir. Christine , réjouis-toi , tu seras la femme d'un brave. Sais-tu qui m'a vengé ? c'est Médavy ! ce jeune homme qui portait l'âme d'un héros sous la robe d'un frocard. Il me l'avait promis , en effet ; te souviens-tu de la singulière expression de son visage en me disant ici : « Vous serez vengé ! monseigneur ? » Oui , pardieu ! je l'ai juré , et tu seras mon fils. Je vais le rejoindre. Enfant , que me charges-tu de dire à ton fiancé ? — Rien , mon père ; que Médavy soit votre fils , que vos comtés et vos haronnies lui appartiennent , mes vœux les plus tendres vous accompagneront tous deux ; mais j'ai promis à Dieu de me consacrer à son service , et nul ne pourrait me dégager de mon serment. — Que dis-tu ? — La vérité , mon père ; c'est pour moi , c'est pour mon amour que Pierre a déserté les autels où le vœu solennel de son père devait l'enchaîner ; je ne dois point partager sa faute , mais l'expier. — Tais-toi ; je suis le maître , et ma volonté seule peut disposer de ma fille. Je pars , et je ne reviendrai qu'avec l'époux que le destin t'a choisi. »

La campagne fut sanglante , mais glorieuse ; les plaines d'Ivry en gardent encore le souvenir. Dans cette bataille fa-

meuse Médavy fit des prodiges de valeur : toujours au premier rang à côté du roi ou du maréchal, il abattait vigoureusement tout ce qui s'offrait à ses coups, et mérita plus que jamais le surnom de *Bras-de-fer* qu'on lui avait donné lors de sa victoire sur Prétigny, et qui resta depuis attaché à son nom.

Fervacques se sentait fier de la belle conduite de celui qu'il nommait déjà son fils, et qui s'était mis dès l'abord au premier rang parmi les braves. Attachant peu d'importance aux dernières paroles de sa fille, il avait hâte de voir serrer les nœuds qui devaient l'unir à Médavy. Lors donc que Henri, contraint d'abandonner Paris, qui venait d'être secouru par le prince de Parme et le lieutenant général de l'union, sépara momentanément son armée, le vieux guerrier et Médavy prirent joyeux le chemin du château où ils avaient laissé l'être qui leur était le plus cher à tous deux.

Ce devait être sans doute une épreuve bien forte pour la jeune fille ; comment résister aux ordres de son père ! Puis, Médavy était si beau sous le noble costume de chevalier, il y avait tant de bonheur sur son visage, d'amour et de fierté dans son regard ; quelle femme ne se serait pas estimée heureuse entre toutes de lui appartenir et de porter son beau nom ! Comment Christine, qui l'aime plus que jamais, aurait-elle le courage de s'arracher à lui pour toujours ? il le faut cependant ! il le faut... le vœu trahi du vieux baron la poursuit et l'effraye. Non ! elle se dévouera, elle accomplira dans toute sa rigueur le sacrifice qu'elle s'est imposé. Irrité de sa résistance, son père s'emporte jusqu'à la menace. Muet d'étonnement et de désespoir, Médavy la contemple en silence, la voyant lever au ciel, pour lui demander des forces, ses beaux pleins d'une douleur profonde et d'une résignation sublime. Le père Jérôme arrive ; son pas est

plus pressé, son front rayonne, une lettre est dans sa main. « Que la paix soit avec vous, leur dit-il, comme le Sauveur à ses disciples. Pierre Rouxel de Médavy, vous êtes libre. Le Seigneur, qui tient compte de tout, a accepté le sacrifice de votre frère. S'il ne lui a pas été donné de l'accomplir entièrement, ce n'est pas la volonté qui a manqué ; ses vœux inachevés sur la terre ont été prononcés et accueillis dans les cieux. Jeune fille, réjouissez-vous, votre dévouement, comme autrefois celui d'Abraham, a été agréable au Très-Haut, et il vous en accorde la récompense. Recevez des mains de votre père l'époux qu'il vous a choisi. »

Il leur montre alors la lettre du pape, qu'il vient de recevoir. Les deux jeunes gens tombent à genoux devant lui et baissent ses mains vénérables ; il les relève avec bonté : des larmes d'attendrissement et de joie s'échappent de leurs yeux, et le vieux Fervacques lui-même en essuie furtivement une au bord de sa paupière.

Quelques jours après, le saint prêtre unissait, dans la chapelle où ils s'étaient vus pour la première fois, la fille unique du maréchal et le jeune guerrier destiné à devenir quelques années plus tard lieutenant général des armées du roi de France.

Nous croyons devoir vous prévenir, mesdemoiselles, que le sujet de ce récit est vrai ; quelques circonstances ont peut-être été ajoutées, mais le fond est tiré des archives mêmes du château de Grancey, où se trouvent conservés la fameuse devise des Médavy et le billet autographe du roi au maréchal avant la bataille d'Ivry. Quant au portrait de Pierre Rouxel de Médavy, le héros de cette histoire, il est encore dans le salon, où il me fut montré il n'y a pas plus de six mois par madame la comtesse de Grancey elle-même.

M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ.

Ayuntamiento de Madrid

La Voulzie,

ÉLÉGIE.

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie est un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vers Oberon, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bords et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettait mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours !
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetais ce mot : « Espère !
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là,
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » — Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bleuet éclos parmi les roses de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

Feu HÉGÉSIPPE MOREAU.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

Job et Jean, vaudeville en deux actes, par
MM. Lockroy et Anicet Bourgeois.

La scène se passe en 1789 dans un château de la Picardie.

Mademoiselle Juliette Desrosiers avait été demandée en mariage par le marquis d'Armouville, auquel la famille Desrosiers devait quelques obligations; mais Juliette éprouvait pour ce mariage une telle répugnance, que, profitant de l'absence de ce prétendant, elle épousa un vieillard, M. Dutillé, qu'au moins elle ne haïssait pas, et au retour du marquis elle lui avait présenté son époux.

Trois ans venaient de s'écouler pour elle fort tranquillement dans une ville du Berri, lorsque M. Dutillé mourut, et un an s'était à peine écoulé, que, toujours appuyé de la famille Desrosiers, le marquis renouvelait ses instances auprès de la jeune veuve, qui pour les éviter alla se cacher à Paris. Le marquis l'y découvrit bientôt, essaya de la faire enlever; madame Dutillé, effrayée, se sauva la nuit même, et vint chercher un asile dans un château que son mari avait acheté en Picardie.

Ce château était le produit des économies que M. Dutillé avait amassées comme intendant du comte Jean de Murray, homme insouciant et prodigue, qui avait trouvé moyen de mourir dans la misère après avoir possédé des millions. Madame Dutillé, peu rassurée sur la source de cette partie de la fortune de son époux, et croyant que le comte a laissé un fils, a chargé son notaire de faire une donation de ce château en faveur du jeune de Murray. En attendant, le château est en vente.

Le lendemain de son arrivée, madame Dutillé enjoint à M. Vacossin, son intendant, de ne point poursuivre les fermiers

dont les redevances sont arriérées. « Si on les laisse tranquilles, répond l'intendant, ils ne payeront bientôt plus du tout; ils se croient tout permis. J'ai même été obligé de faire afficher à un poteau que je donnerais un louis de récompense à qui arrêterait un braconnier, car nous en sommes infestés depuis que dans l'assemblée nationale un orateur a proposé d'accorder le droit de chasse à tout le monde. »

En ce moment un jeune homme se présente amenant un braconnier. On ne lui a trouvé ni gibier ni fusil, et Vacossin ne voulait pas moins le faire mettre au cachot, si madame Dutillé n'eût accordé la grâce du coupable. « Mais, reprend le braconnier en montrant celui qui l'a arrêté, monsieur ne peut pas s'être donné la peine de m'avoir pris pour rien; vous avez promis une récompense à celui qui arrêterait un braconnier... il l'a méritée. — Vous êtes deux fripons qui vous entendez ensemble, s'écrie l'intendant en colère. — Monsieur, répond avec dignité celui qui a arrêté l'autre, je demande à expliquer cette affaire. — Oui, reprend le prétendu braconnier, je suis bien aise de vous dire que nous sommes d'honnêtes gens; nous ne voulions pas le garder votre louis. Voilà la chose. Nous passions sur la grand'route, Jean et moi Job; nous trouvant fatigués, nous nous étions assis sur la lisière du parc; Jean s'amusait à regarder une femme qui avec son chien tournait autour de l'étang... puis, plus personne... ils étaient dans l'eau. — As-tu vu? que me dit Jean. — Eh ben, quoi? c'est une femme qui veut noyer son chien. — Imbécile! qui me dit; — puis en deux sauts Jean était déjà loin, et quand je suis arrivé, je les ai trouvés tous les trois en train de se sécher au soleil. — Bonne femme, que je dis à la paysanne, vous avez donc eu des contrariétés chez vous? — Les huissiers, les saisies, que me répond Jean; elle ne peut payer vingt livres qu'elle doit au château pour le loyer de sa maison. — Je fouille dans ma poche... douze

sols... Je les mets dans la main de la bonne femme. — Une idée, que me dit Jean, si nous gagnions l'argent promis sur le poteau. — Ah ! oui, que je réponds, fameux ! C'est sûr, il nous arrivera quelque malheur ; mais c'est égal ! Nous nous mettons en route, Jean, la pauvre femme, son chien et moi. Elle s'est arrêtée à la grille pour nous attendre, Jean m'amène, on nous prend pour des fripons... voilà ! »

Madame Dutillé, émue de la noble conduite de ces deux jeunes gens, donne sa bourse à Vacossin pour qu'il la remette à la pauvre femme, le chargeant de lui annoncer qu'elle n'a plus de poursuites à craindre, que la maison qu'elle habite est maintenant à elle. — Vous êtes une braye femme, dit Job, qui suit l'intendant.

Restée seule avec Jean, madame Dutillé le loue sur son dévouement généreux ; les réponses de ce jeune homme sont si simples, si dignes, si convenables, qu'elle s'en étonne, et lui demande si celui qui l'accompagne est son ami. « C'est mon frère, madame. — Je ne l'aurais pas cru, et ne m'explique pas comment il peut y avoir entre votre langage et le sien une si grande différence. — Cela vient de la diversité de nos goûts, de nos caractères. J'ai toujours pensé qu'un homme sentant en soi le besoin d'être quelque chose, devait commencer par se distinguer de ceux qui l'entourent, afin que si le hasard ne le tirait point de la foule il pût en sortir par ses propres forces ; je suis ambitieux, moi, madame ; Job ne l'est pas ; j'étudiais dans les livres, il s'inspirait des bons exemples ; il vaut mieux que moi, je m'exprime mieux que lui, mais Job est plus heureux. Son père m'a recueilli, sa mère nous a nourris tous les deux ; moi j'ai été oublié... abandonné par ma famille... Cependant lorsque ce souvenir m'arrache un regret, ne suis-je point ingrat envers ceux à qui je dois tout ? mon devoir est de me consacrer à leur existence, à leur bien-être... Je l'ai essayé ; j'ai cru

que j'avais en moi de quoi me frayer une route dans le monde, j'ai espéré qu'en voyageant je trouverais cette fortune que je désire pour eux... Job a voulu m'accompagner... Je reviens en Artois aussi pauvre que j'étais parti... mais peut-être plus sage... En attendant que mes beaux rêves se réalisent, j'aiderai mes parents adoptifs, je travaillerai, je labourerai... pourquoi pas ?... si la fortune veut un jour me tendre la main, je ne serai pas le premier qu'elle aura pris à la charrue. — De pareils sentiments sont trop louables, monsieur, pour ne pas mériter leur récompense.... J'ai bien peu de crédit... mais vous me direz s'il vous convient de l'employer. — Vous me permettez donc, madame, de prendre congé de vous avant de continuer ma route ? — Oui, monsieur, car j'aurais quelques renseignements à vous demander dans le cas où vous jugeriez à propos d'accepter mes offres. — Je ne sais si je l'oserai, madame ; mais croyez que je partirai pénétré de vos bontés. »

Lorsque Jean s'est éloigné, un acquéreur se présente... c'est le marquis ! Rose, la femme de chambre de madame Dutillé, gagnée par les parents de sa maîtresse, avait jeté une lettre à la petite poste en quittant Paris, pour prévenir le marquis du lieu de leur retraite. La jeune veuve est fort effrayée. « L'absence ne m'est pas favorable, madame, lui dit-il ; il y a quatre ans je suis arrivé trop tard... vous veniez d'en épouser un autre ; si je m'éloignais de vous, je craindrais de n'être pas cette fois plus heureux. — Vraiment ! dit madame Dutillé, cherchant en son esprit un moyen de se tirer d'embarras. — Et à moins que vous n'ayez encore à me répondre aujourd'hui ce que vous m'avez répondu il y a quatre ans... »

Jean se présente pour prendre congé ; madame Dutillé s'avance vivement au-devant du jeune homme : « Ne me démentez pas ! lui dit-elle tout bas ; puis, reprenant tout haut : Monsieur le marquis, je vous

présente mon mari. Des raisons d'intérêt, de famille, avaient fait tenir ce mariage secret... mais puisqu'il s'agit de vente, de contrat... Mon ami, dit-elle à Jean de plus en plus étonné, je te présente M. le marquis d'Armonville, qui a bien voulu quitter Paris pour venir acheter notre terre. »

Le marquis se doute qu'on le trompe. Pour s'en assurer il reste, grâce à sa qualité d'acquéreur. Au milieu de tous ces embarras, madame Dutillé reçoit de son notaire une lettre où il lui apprend que l'on croit, en effet, que le comte de Murray a laissé un fils élevé par des paysans en Artois, mais que toutes ses recherches pour le découvrir ont été sans succès ; en conséquence il renvoie la donation comme étant inutile. Jean, qui était allé faire voir la propriété au marquis, le perd dans un labyrinthe, et accourt demander à madame Dutillé des explications sur son rôle de mari. « Au moins, dit Vacossin, qui est dans le secret, il faudrait savoir le nom de monsieur. — Jean de Murray. — Vous êtes parent du comte de Murray ? s'écrie madame Dutillé. — C'était mon père. — Ah ! se dit-elle à part avec joie, c'est lui que je cherchais ! » Elle lui remet la donation du château, afin qu'il puisse, dit-elle, prouver au marquis leur mariage. Le jeune homme accepte cet acte, croyant qu'il n'est que simulé, et dans la crainte que le bon Job ne découvre tout ce mystère, on le renvoie chez ses parents.... Mais la nuit arrive, madame Dutillé est laissée seule dans sa chambre avec son prétendu mari ; il faut pourtant qu'il s'en aille. Il n'y a qu'une seule porte donnant dans la bibliothèque ; Rose l'ouvre... le marquis s'y est installé ; il n'y a qu'une seule fenêtre donnant sur le parc... le domestique du marquis y est en sentinelle. Alors madame Dutillé appelle le marquis. « Votre plan a réussi, monsieur ; vous me forcez à l'avouer : je ne suis pas mariée, mais je ne vous épouserai jamais. — Voilà qui est clair, répond le marquis : mais j'ai été un instant

dupe de votre ruse à la lecture de cette donation faite en bonnes formes, depuis cinq mois, en faveur de monsieur le comte. — Vous vous trompez, dit Jean de Murray, cet acte n'était d'aucune valeur. — Cet acte vous appartient, répond madame Dutillé ; je n'avais reçu ces biens que comme un dépôt de mon mari. » Murray déchire l'acte. « Moi, madame, vous dépouiller d'une partie de votre fortune !... ah ! ce n'est pas ainsi que je voudrais la partager avec vous... Adieu, madame ; car si je restais, je vous dirais que je vous aime. — Acceptez une place dans ma voiture, lui dit le marquis. — J'attends que madame m'ordonne de partir... — Monsieur de Murray, vous êtes ici chez vous, dit la jeune veuve lui tendant la main. — Cela ne pouvait manquer, s'écrie le marquis : toutes les fois que j'ai voulu épouser madame, je lui en ai toujours fait épouser un autre. — Vous serez peut-être plus heureux une troisième fois, lui dit Rose. — Je crois que je ferai bien de me marier en attendant. »

Job et Jean, mesdemoiselles, ne doit son titre de *vaudeville* qu'à trois ou quatre couplets. C'est une petite *comédie* fort intéressante et surtout fort bien écrite.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Mélanges.

—

QUELQUES ORIGINES.

—

LES OGRES.

Qui de nous n'a pas tremblé au nom de ces géants à la grande bouche armée de longues dents toujours prêtes à broyer de la chair fraîche ? Qui de nous n'a pas promis d'être bien sage, quand une nourrice, une vieille bonne, nous menaçait d'appeler l'ogre avec son grand sac ? Maintenant que le temps de ces frayeurs est bien loin de

nous, voyons un peu quel être se cache derrière ce masque terrible, et ne nous étonnons pas si de savants et graves critiques se sont arrêtés sur cette question, car les ogres peuvent prétendre avec justice au titre de personnages historiques.

En effet, ces contes charmants du *Petit-Poucet*, de la *Belle au bois dormant*, de *Barbe-Bleue*, du *Chat botté*, etc., sont tout simplement des traditions populaires, d'anciens fabliaux arrangés par Perrault pour le plus grand amusement de notre enfance. Seulement les faits historiques s'y présentent dénaturés par le temps ou par l'imagination du fabuliste.

Toutefois, au milieu de ces altérations, les ogres sont restés parfaitement reconnaissables. Ces monstres anthropophages, ce sont les Hongrois du dixième siècle, appelés dans les anciens auteurs *Ongres*, *Oigours* ou *Ogors*, dont les cruelles invasions ont laissé un long souvenir dans toute l'Europe occidentale. Le hideux portrait des ogres est la caricature parfaite des Hongrois. La botte de sept lieues est bien l'image de leurs courses rapides et inattendues. Cet amour de la chair fraîche est encore un trait fidèlement emprunté aux traditions populaires des désastreuses époques de leurs invasions. Les Hongrois, disait-on, buvaient le sang de leurs ennemis; ils leur coupaient le cœur par morceaux, et le dévoraient en manière de remède contre la maladie. Ils mangeaient même de la chair humaine, et les mères hongroises, pour donner à leurs petits l'habitude de la douleur, les mordaient au visage dès leur naissance.

C'était en effet un terrible peuple que ces païens, dont les hordes innombrables, accourues des extrémités septentrionales de l'Asie, dévastèrent, pendant deux tiers de siècle (1), l'Italie, l'Allemagne et la France.

(1) Leur première invasion en France eut lieu sous le règne de Charles le Simple. En 910, ils envahirent la Lorraine et pillèrent Remiremont, Saint-Dié, Toul, etc.; en 915, ce fut le

Ils incendiaient les villes et les villages, égorgaient les habitants ou les emmenaient prisonniers. La pitié leur était inconnue, car ils croyaient que les guerriers étaient servis dans l'autre monde par les ennemis qu'ils avaient tués dans celui-ci. Quand, chargés de butin, ils avaient fui, au galop de leurs rapides coursiers, il ne restait plus derrière eux que la désolation et quelquefois la peste. Aussi le vulgaire crut-il reconnaître dans ces barbares enfants de l'*Ogorie* (Hongrie) les peuples de Gog et de Magog, dont il est parlé dans Ezéchiel et dans l'Apocalypse, et qui doivent venir aux derniers jours du monde pour punir les crimes des hommes. Ce qui confirmait cette erreur, c'était l'approche de l'an 1000, terme fatal, que beaucoup de chrétiens envisageaient avec une sainte frayeur, comme l'époque où Dieu avait résolu de replonger l'univers dans le néant; et tout empreintes de ces terreurs profondes, qui se propagèrent longtemps encore après leur dispari-

tour de l'Alsace et de la Bourgogne; en 923, celui de la Provence et du Languedoc, où presque tous les habitants furent égorgés sans qu'il restât un prêtre pour faire le service divin. Deux ans après on les retrouve à Verdun et en Champagne; en 933, ils se répandent encore en Bourgogne et ravagent Dôle, Châlons-sur-Saône, Tournus, Savigny, Nantua et l'île Barbe, près de Lyon; ils incendiaient surtout les riches abbayes. En 937, leurs bandes se ruent sur l'Alsace et la Lorraine, parcourent la Champagne, la Bourgogne, l'Aquitaine, et désolent Metz, Sens, Autun, Langres, Besançon et Pontarlier. En 924, ils commettent leurs ravages accoutumés dans l'Aquitaine, le Gévaudan, le Berri et la Touraine. Deux ans ne se sont pas écoulés qu'ils reparaisent dans le diocèse de Cambrai, dans la Champagne et l'Aquitaine. Enfin les années 934 et 935 virent leurs dernières excursions en France. Après avoir pillé la Champagne, la Bourgogne et la Lorraine, ils se retirèrent vers leur pays, et une défaite signalée que leur fit éprouver Othon, empereur d'Allemagne, délivra pour jamais de leurs ravages l'Europe occidentale.

tion, les mères se servirent du nom de Hongrois, ogre, pour épouvanter leurs petits enfants.

C'est ainsi, du reste, qu'ont procédé, en tous temps et en tous pays, les mères et les nourrices. Annibal, après dix-sept ans de lutttes héroïques en Italie, ne servait plus aussi qu'à effrayer les jeunes descendants de ceux qu'il avait vaincus. Il suffisait à une Romaine de menacer son enfant d'*Annibal* pour apaiser aussitôt ses cris; et sans doute le Carthaginois était aussi représenté avec une bouche effroyable et un grand sac. Le nom de Richard Cœur-de-lion rendit longtemps le même service aux femmes syriennes (1). Jean Huniade, le héros hongrois du quinzième siècle (2), a été l'ogre dont les mères ottomanes menacèrent leurs petits, et récemment encore, lorsque Jean de Wert, fameux chef de partisans, lors de la guerre de trente ans, eut répandu l'effroi jusque dans Paris, par la prise de plusieurs villes de Picardie, la menace des mères françaises était : « Soyez sages ! ou je vais appeler Jean de Wert (3). »

Quelle singulière destinée pour ces peuples et ces héros dévastateurs, que de finir, après tant d'exploits et de rudes travaux, par servir d'épouvantail aux petits enfants criards et désobéissants !

AUGUSTE DUMONCHAU.

(1) Lorsqu'un cheval ombrageux venait à se cabrer, le cavalier syrien lui disait : « As-tu peur que le roi Richard ne soit caché dans ce buisson ? »

(2) Ce célèbre régent de Hongrie se signala par plusieurs victoires remportées sur les Turcs, et surtout par sa belle défense de Belgrade en 1456. Ses ennemis l'avaient surnommé *le Diable*.

(3) En 1638 il fut fait prisonnier et enfermé d'abord au château de Vincennes, puis laissé libre sur parole dans l'enceinte de la capitale. Pendant que les grands seigneurs le fêtaient à l'envi, le peuple faisait de son nom une injure

Correspondance.

Si tu savais combien on a été bon pour moi, et ce que l'on m'a donné en étrennes, tu en serais désireuse, j'en suis sûre, mais non pas envieuse... Eh bien, ma chère, on m'a donné un oratoire ; ainsi, sans que j'en sache rien, dans une toute petite pièce attenante à ma chambre, après l'avoir fait tendre en percaline carmélite, on a placé devant la fenêtre un store représentant Jeanne d'Arc priant sous l'arbre des fées. — C'est bien aimable puisque je me nomme Jeanne. — Au bas de cette fenêtre un bureau et tout ce qu'il faut pour écrire ; au fond de cette pièce un prie-Dieu ; au-dessus, dans une niche dorée, la Vierge et l'enfant Jésus, en pierre ; au bas, un bénitier en vieux bois ; des deux côtés, deux anges gardiens en argent ; du plafond descend une lampe gothique en fer, avec verres de couleur ; les parois de cette chambre sont parsemées de supports de pierre sur lesquels on a placé différentes statuettes en or, représentant les saints patrons des personnes de ma famille qui se sont réunies pour me faire ce beau, ce riche présent sortant des magasins de carton-pierre de Romagnesi, et juge combien j'ai été surprise, émue, enchantée, lorsque la veille de Noël, au soir, je me suis trouvée dans cet

qu'il répétait dans des refrains. Voici ce qui nous reste d'une de ces chansons :

Jean de Wert était un soudard,
De fière et de riche famille ;
Jean de Wert était un trichard,
Qui trompait souvent jeune fille.
Petits enfants, qui pleurera ?
Voilà Jean de Wert qui s'avance !
Aucun marmot ne bougera,
Ou Jean de Wert le mangera !

Jean de Wert était un brutal
Qui fit pleurer le roi de France ;
Jean de Wert étant général
A fait trembler le cardinal.
Petits enfants, qui pleurera ?
Voilà Jean de Wert qui s'avance !
Aucun marmot ne bougera,
Ou Jean de Wert le mangera !

oratoire!... Depuis j'y passe tout le temps que maman est absente du salon. C'est là que j'étudie, que je réfléchis, que je prie... Il paraît que ces moments donnés à la solitude ont déjà influé en bien sur mes manières, sur mon caractère et mes discours, car je m'aperçois qu'on me traite moins en petite fille qu'en grande demoiselle... j'en suis toute fière!.... Je t'assure que maintenant je ne désire plus me marier, puisque l'on veut bien avoir pour moi de doux égards et de graves paroles.... En effet, qu'est-ce que nous demandons nous autres jeunes filles? disais-je à maman, c'est de la considération. A cela maman m'a répondu que le monde honorait d'une égale considération les jeunes filles pieuses et sensées, les demoiselles qui consacrent leur vie à l'existence de parents infirmes ou à l'éducation de frères et sœurs en bas âge, et les femmes qui remplissent avec honneur tous les devoirs sacrés du mariage... Cela m'a rassurée, ma chère, quand j'ai vu qu'à tout âge et dans toutes positions il dépendait toujours de nous d'être considérées. Le travail, l'adresse et l'économie étant encore un moyen d'y parvenir, je vais t'expliquer la planche I.

Le n° 1 est un dessin pour pelote qui se fait en casimir noir ou marron. Tu tailles cette pelote sur un carré de 18 centimètres. Tu choisis deux ganses à la reine, de 15 centimes le mètre, l'une rouge, l'autre verte; avec du cordonnet de même couleur, tu couds ces ganses en suivant les lignes de ce dessin. Cette pelote convient sur le bureau de ton père; tu peux la faire dessiner pour 75 centimes, à la Brodeuse.

Le n° 2 est le dessin du dessus d'une pantoufle qui se fait aussi en casimir. Tu choisis deux ganses à la reine, l'une orange, l'autre bleu de France; avec du cordonnet de même couleur, tu couds ces ganses en suivant les lignes de ce dessin; puis tu prends du gros cordonnet vert et tu fais des nœuds pour couvrir les

ronds. Si tu ne sais pas broder en nœuds, tu brodes ces ronds au passé.

Le n° 3 est la moitié du derrière de cette pantoufle. Tu peux la faire dessiner pour 1 franc 50 centimes.

Si tu veux dessiner toi-même pelote et pantoufles, calque ces dessins sur du papier blanc, achète une feuille de carton de 15 centimes, colle ce papier sur ce carton, passe une lame de canif au milieu des lignes qui forment ces dessins, et coupe-les en ayant soin de les laisser se tenir par quelque peu de carton; pour les ronds, entre un poinçon au milieu. Fais fondre dans de l'eau chaude un peu de gomme arabique, délayes-y ensuite du blanc de céruse. Tout cela fait, tu places solidement le carton sur le casimir, puis, trempant une plume dans ce mélange, tu la passes au milieu des ouvertures tracées par le canif et par le poinçon, puis tu formes ces dessins.

Le n° 4 est le dessin de la moitié d'une pèlerine d'enfant; la ligne pointée t'indique le milieu du derrière, la ligne droite t'indique le milieu du devant, qui se ferme avec des boutons et des brides. Toute dessinée sur beau jaconas, cette pèlerine coûte 1 franc 25 centimes, chez madame Lefèvre.

Le n° 5 est un coin de mouchoir qui se brode en points d'armes, sur un métier, au passé, avec du fil d'Ecosse. On brode le chiffre au coin opposé. A ce mouchoir on fait des rangs de jours que l'on garnit d'une Valenciennes haute de 4 centimètres.

Le n° 6 est un col à la chevalière; il se brode en points de chaînette. Tout dessiné sur bel organdy, ce col coûte 1 franc 25, et 1 franc 50 avec les manchettes pareilles.

Le n° 7 est un entre-deux pour chemisettes de femme et bonnets d'enfants.

Le n° 8 est un semé pour gilets de casimir blanc ou noir. Ce dessin s'exécute en soie floche blanche ou noire, et toujours de la couleur du casimir; pour dessiner un gilet, cela coûte 2 francs.

Le n° 9 est la moitié d'une manchette, elle se taille double; on la coud tout autour, à l'envers (excepté du bas); on la retourne, et on fait tout autour un point arrière (excepté du bas); on arrête cette manchette par deux petits boutons jumeaux en imitation d'or, que l'on passe dans les deux boutonnieres.

Le n° 10 est le modèle d'un bonnet grec qui sert à couvrir le verre d'une lampe. Tu achètes du casimir rouge foncé, tu tailles ce modèle. Tu as de la percaline rouge foncé; à partir du bas jusqu'au commencement des dents tu en tailles une bande sur ce modèle. Tu prends du carton à 15 centimes la feuille, tu en tailles une bande un peu moins large et moins haute que la bande de percaline. Tu couds du bas, à l'envers, le casimir et la percaline; tu les couds aussi des deux côtés; tu réunis ensemble les dents du casimir, tu introduis la bande de carton entre la bande de percaline et le casimir, puis tu retournes ce bonnet.

Le n° 11 est ce bonnet orné d'un gland. Tu coupes une vingtaine de petits morceaux de cordonnet de soie gros bleu, longs de 10 centimètres, que tu réunis ensemble, au milieu, par une aiguille enfilée de ce même cordonnet; tu doubles ces morceaux de cordonnet, tu les réunis de nouveau en y laissant une petite tête et tournant fortement le cordonnet au bas de cette tête, puis tu couds ce gland au bonnet grec.

A présent déposons notre dé, notre aiguille; voyons autour de nous si personne ne réclame notre complaisance et nos soins. Toi, par exemple, ton bon papa te charge de lui lire son journal quotidien, et souvent, j'en suis sûre, à l'article Angleterre, tu hésites devant des mots que tu ne sais comment prononcer; souvent aussi il ne les comprend pas et sourit en te voyant rougir, embarrassée... *Je connais ton malheur et j'y sais compatir*, aussi maman a chargé M. Fournel Desfontaines de me donner des leçons de prononciation anglaise, car il n'y a qu'un Français qui sache enseigner

ce qu'il a appris lui-même, et puisse, par des sons familiers à notre langue, nous faire comprendre les sons étrangers. En effet, un Anglais prononce tout naturellement ces sons si difficiles pour nous, et il ne peut nous les faire imiter par comparaison, pas plus que si voulions lui faire imiter le son de la lettre *u* et de la diphthongue *eu*. Mon intention, ma chère, est de ne te donner que la prononciation des mots qui se rencontrent dans les journaux, et de ceux qui sont passés dans notre langue, grâce à nos relations amicales, commerciales et littéraires avec les habitants de la *perfide Albion* (style de l'empire).

Je ne te dirai rien de la prononciation des vingt-six lettres de l'alphabet anglais, elle varie à chaque mot; je ne te ferai d'observation que sur la lettre *r*, qu'il te faudra à peine prononcer lorsque tu la rencontreras au milieu d'un mot; sur le *w*, qui se prononce *ou*, sur la diphthongue *er* qui se prononce comme la terminaison de *sœur*, et sur le *th*, qui se prononce *doux* ou *dur*. Pour le *th doux*, avance ta langue entre tes dents, pousse-la contre tes dents supérieures, et, avant de la retirer, fais un effort de voix. Pour le *th dur*, place ta langue dans la même position; de plus, avant de la retirer, pousse ta respiration. Je te préviens que les Anglais ne se servent d'aucun accent; c'est à peine s'ils mettent les points sur les *i*.

NOMS DE VILLES.

ÉCRIS.	PRONONCE.
London (Londres),	Londd'nn.
Westminster,	Ouessminnssteur.
Manchester,	Mannthessteur.
Birmingham,	Bairmighemm.
Liverpool,	Liveurpoul.
Brighton,	Brayt'nn.
Cheltenham,	Tchelt'nam.
Holyrood,	Holairoudd.
Edimbourg,	Edemmhörö.
Dublin,	Deublinn.
Gretna-Green (village où habite le forgeron qui marie les jeunes Anglaises sans le consentement de leurs parents),	Grettnä-Grinn.
Canterbury,	Kannterbérai.

ÉCRIS.	PRONONCE.
Chalam,	Tchatamm.
Rochester,	Rotchessteur.
Oxford,	Oxfordd.
Cambridge,	Kammbridge.
Irlande,	Ayrlannd.
Irish (Irlandais),	Ayriche.
Scotland,	Skoulannd.
Scotch (Écossais),	Skouche.
Bath (bains de),	Bass.
Gloucester,	Glossteur.
Chester,	Tchessteur.
Steeleton,	Stilt'nn.
Dorset,	Dors'tt.
Tunnel (chemin sous la Tamise),	Teunnel.

RUES, PLACES, THÉÂTRES, MARCHÉS.

Street (rue),	Stritt.
Square (place publique),	Skouër.
Queen's-théâtre (théâtre de la reine ou opéra-italien),	Kouinn's siéteur.
Drury-Lane (théâtre),	Dreurai-Léne.
Coven-Garden (théâtre et marché),	Kov'nn-Gard'nn.
Hunger-ford (marché),	Heunngueur-fordd.
Hay-market (théâtre du vaudeville),	Haïmarkett.

NOMS DES PRINCIPAUX JOURNAUX.

Morning-Post,	Mornignn-Pausstt.
— Chronicle.	— Cronik'll.
— Hérald.	— Héraldd.
Times,	Taymmss.
Reviews (revues),	Révieuze.

COMESTIBLES.

Roasted-beef ou roast-beef,	Rôst'dd-biff ou rôss-biff.
Beef-stake,	Biff-stéque.
Plum-pudding,	Pleumm-poudignn.
Sandwich,	Sannouitche.

BOISSONS.

Porter,	Porteur.
Ale,	Éle.
Beer (bière),	Bir.
Ginger-beer,	Djinnadjeur-bir.
Dublin-stout.	Deublinn-staoutt.

ÉTOFFES.

Mackintosh (pardessus imperméable),	Makinntoche.
-------------------------------------	--------------

Voilà ma première leçon. En attendant les autres, exerce-toi à dire ces mots le plus vite possible, en ayant soin d'escamoter les *r* et de placer adroitement d'avance ta langue entre tes dents lorsque tu verras arriver cet inimitable, cet intraduisible *th*. Mais

tout ce que je te dis là n'est pas amusant causons vite toilette.

Le carnaval est si court cette année, que les salons se hâtent de s'ouvrir; et moi je me hâte de te donner quelques conseils.

Pour aller en visites, je te voudrais voir ainsi : Une robe de pout-de-soie noir ou marron, doublée, l'ourlet de la jupe n'étant point marqué en dessus — corsage amazone ouvert devant — pèlerine descendant très-bas derrière et ayant la forme d'un fichu arrondi; autour de cette pèlerine une frange pareille, en soie tournée, haute de 6 centimètres — col et manchettes à la chevalière — chapeau de peluche blanche ou rose — tour de tête en boucles de rubans de velours épinglé bleu ou rose.

Pour dîner prié : robe de pout-de-soie gris, corsage à pointe, décolleté et lacé derrière; manches courtes, terminées du bas par un velours noir haut de 2 centimètres — fichu simple en tulle de coton taillé dans 1 mètre 50 centimètres carré. Ce fichu orné d'un ourlet haut de 2 centimètres; la pointe du milieu de ce fichu attachée derrière, au bas de la taille, par une épingle; sur le cou ce fichu retiré par cinq ou six plis retenus par une épingle; les deux pointes de ce fichu croisées devant au bas de la pointe du corsage. — Une ceinture de velours large de 4 centimètres, longue de 1 mètre 20 centimètres, venant aussi croiser sur le fichu, au bas de la pointe du corsage. — Pour coiffure : tes cheveux à l'Anglaise, tombant jusque sur ta poitrine. Achète 35 centimètres de canetille noire, forme deux cercles aux deux extrémités, de manière à ce qu'il ne te reste que 25 centimètres de canetille. Achète 1 mètre 50 centimètres de ruban de velours noir large de 4 centimètres, place le milieu de ce velours au milieu de la canetille; lorsque tu seras arrivée aux deux cercles, tu formeras de chaque côté une rosette de sept boucles de velours que tu coudras sur les deux cercles de canetille : pose cette coiffure derrière ta tête, sur ta tresse, et de manière

que chaque rosette remplisse le vide qui se trouve entre ta tresse et tes cheveux à l'Anglaise — mitaines noires — souliers de satin noir.

Pour soirée dansante : robe de mousseline ou de crêpe blanc ou rose, ornée d'un ourlet haut de 10 centimètres; corsage à pointe, lacé derrière; manches entièrement bouillonnées; seconde jupe plus courte de 10 centimètres, ouverte du devant et ornée tout autour d'un ourlet haut de 10 centimètres, les deux pointes de l'ourlet de la seconde jupe relevées sur cette jupe par deux bouquets de violettes; un bouquet de violettes placé au milieu du haut du corsage — Pour coiffure : tes cheveux en bandeaux à la grecque; derrière, une couronne de violettes entourant ta tresse; — souliers de satin noir, — gants blancs.

Pour un grand bal : robe de pout-de-soie rose ou bleu, corsage à pointe, lacé derrière, manches courtes ornées du bas de deux fronces de pout-de-soie; jupe ornée du bas d'un ourlet haut de 10 centimètres; le lé de devant et les deux des côtés auront la lisière cachée sous un ourlet large de 3 centimètres; un lé de pout-de-soie blanche coupé en deux, ourlé du bas comme la jupe, monté du haut comme la jupe, sera réuni à cette jupe par un point passé sur le point formant les deux ourlets qui, de chaque côté, sont faits sur les lisères du lé de devant et sur celles des lés de côté. Ce demi-lé de pout-de-soie blanc doit se montrer peu dans le haut de la jupe et entièrement dans le bas. De chaque côté, à partir du haut de la jupe, un ruban de satin bleu ou rose doit être placé en zigzags, cousu sous les ourlets des lés de pout-de-soie bleu ou rose, traverser sur le demi-lé de pout-de-soie blanc et se terminer du bas par deux boucles de rubans ornées de deux longs-bouts. Ces zigzags, plus rapprochés dans le haut, se rélargiront progressivement en se rapprochant du bas, et s'arrêteront 15 centimètres avant le bas

de cette jupe. — Un petit bouquet formé d'une touffe de roses blanches, ou roses, sans feuilles. — Pour coiffure : cheveux en bandeaux à la grecque, diadème à la Cérés en roses blanches, ou roses, sans feuilles; — gants blancs, — souliers blancs.

Mais j'oublie que je ne t'ai pas dit comment je désirais te voir chez toi. Robe de mérinos vert américain, corsage amazone, jupe et corsage ornés de boutons de verre de la couleur de ta robe, col à la chevalière, en jaconas, garni d'une bande de jaconas et d'un jabot plissés à petits plis, manchettes de jaconas garnies de même, tablier de pout-de-soie noir, garni tout autour d'une petite frange de soie noire; — cheveux en bandeaux à la madone, marmotte de velours noir garnie d'une dentelle noire et ornée de chaque côté d'une agrafe de rubans de satin vert. C'est bien sombre... mais dans ce triste mois tout est sombre... Tandis que tu brodes ou que tu files; égaye-toi en chantant *Schérisa*, cette jolie romance que mon frère vient de faire sur un air arabe qu'il a entendu en Afrique, et qui est peut-être aussi vieux que le désert...

Adieu, ma bonne amie, une année nouvelle vient de commencer; je vais prier la Vierge de prier pour que cette année te soit heureuse.

J. J.

Ephémérides.

HISTOIRE RELIGIEUSE.

Le 2 janvier 139, mort du pape saint Télesphore.

Télesphore, le septième pasteur de l'église de Rome depuis les apôtres, fut placé sur ce siège vers la fin de l'an 127, où sa mort a été honorée par le martyre. Plusieurs écrivains du moyen âge lui attribuent le *Gloria in excelsis*.

Mosaïque.

L'OREILLER DU REPOS,
Par Julie de Grossmann.

Un Israélite nommé Rabbi emportait souvent de chez lui différentes sommes, quelques-unes assez considérables, sans en faire connaître l'emploi à sa femme. Celle-ci inquiète lui dit un jour : « Que faites-vous de votre argent ? à quel taux le prêtez-vous ? quelles marchandises précieuses avez-vous reçues en échange ? et quand viendra le jour où je pourrai en faire l'inspection pour vanter votre sagesse ? »

Rabbi regarda sa femme en souriant ; puis, après un moment de silence, il lui dit : « Ne vous inquiétez pas, ma chère ; lorsque je prête mes capitaux j'y mets le prix le plus élevé, et je m'en procure un doux oreiller que vous placerez sous ma tête lorsque ma dernière heure sera sonnée.

— Vous vous moquez de moi, mon mari, lui répondit-elle indignée. Pensez-vous que je sois assez sotte pour croire que vous ayez commandé un oreiller de mort qui, d'après le prix, serait plus précieux que l'oreiller du roi Salomon et que ceux de tous les rois d'Orient réunis ? »

Rabbi ne se laissa point émouvoir par les reproches de sa femme ; il se contenta de lui dire : « Soyez assurée qu'après ma mort l'opulence sera encore votre partage. »

En effet, elle passa la revue de ses propres richesses en or et en bijoux, et ferma les yeux sur les dépenses mystérieuses de son mari, d'autant mieux que ses richesses ne faisaient que s'accroître de jour en jour.

Un grand nombre d'années s'écoulèrent ; Rabbi, devenu vieux, tomba dangereusement malade.

Étendu sur son lit de douleur, il tournait la tête tantôt d'un côté, tantôt d'un

autre, et ne pouvait trouver ni repos ni sommeil. A ses côtés, la compagne de sa vie fondait en larmes ; elle se rappelait les paroles qu'il lui avait dites un jour, et n'osait les lui rappeler, dans la crainte qu'il ne pensât qu'elle le regardait comme étant au moment de mourir.

Ce fut Rabbi qui s'en souvint lui-même. « Maintenant, lui dit-il, il est urgent que vous alliez me chercher l'oreiller dont je me suis pourvu durant ma vie pour adoucir ma mort.

— Et où l'avez-vous placé ? lui demanda sa femme éplorée, afin que je fasse ce que vous désirez. »

Il lui montra du doigt le tiroir d'un secrétaire.

Elle ouvrit ce tiroir et n'y trouva qu'une liasse de papiers qu'elle apporta à son mari. « C'est cela ! dit-il. Voilà les reconnaissances des pauvres gens auxquels j'ai prêté mon argent. Voilà l'oreiller sur lequel j'espère mourir en paix, et j'exige qu'il soit anéanti en même temps que moi. »

Sa femme le promit. Elle joignit les mains et se mit en prières... La sagesse de son mari venait de lui être révélée.

A peine eut-elle, suivant les ordres de Rabbi, placé ces papiers sous sa tête, qu'un doux et calme repos s'empara de lui, et bientôt il expira le sourire sur les lèvres.

C'est que les larmes qu'il avait essuyées venaient de se changer en anges qui de leurs ailes étaient venus le bercer et sécher la sueur qui inondait son front ; puis ils l'emportèrent en triomphe et le déposèrent dans les lieux où la charité est récompensée.

Imité de l'allemand par le Dr JOST.

—
Tout ce qui peut estre fait un autre jour le peut estre aujourd'hui.

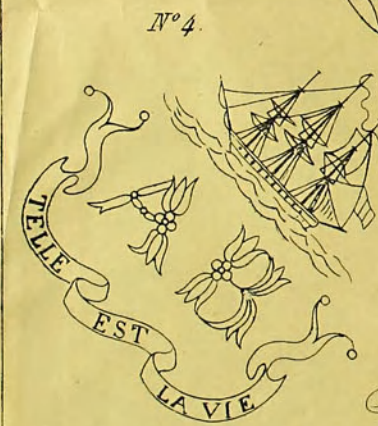
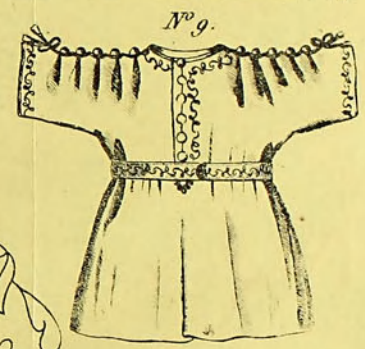
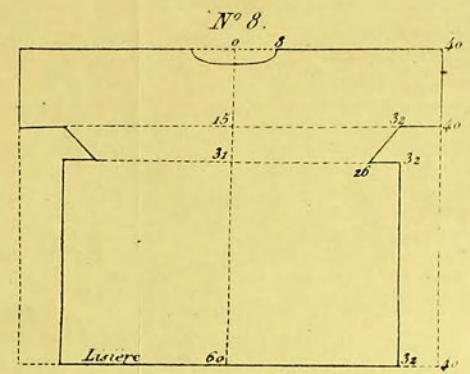
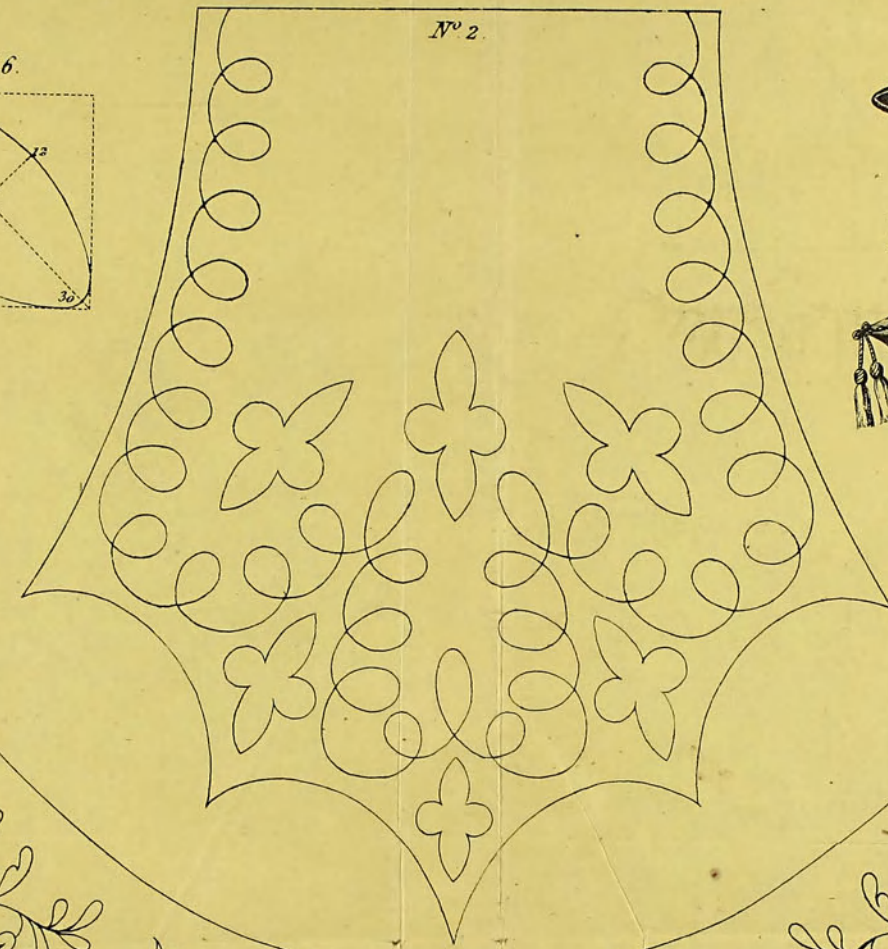
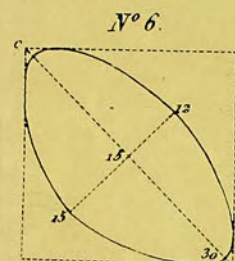
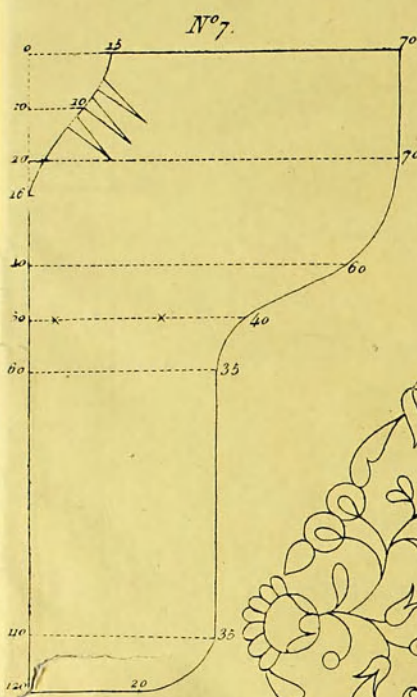
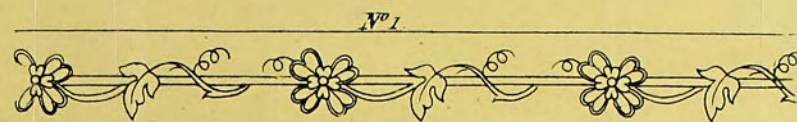
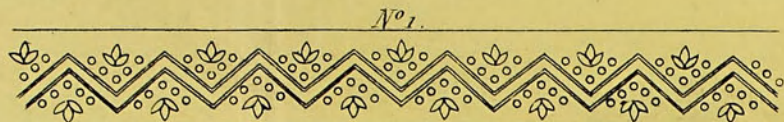
MONTAIGNE.

—
Travailler, c'est prier.

ANTONI DESCHAMPS.



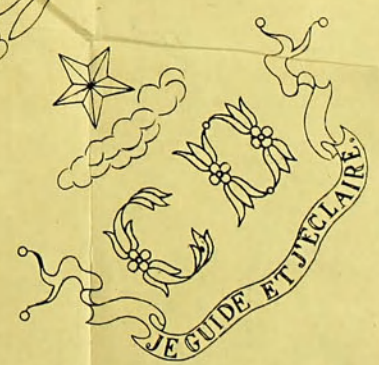
Ayuntamiento de Madrid



Journal des Demoiselles.

Ayuntamiento de Madrid

2^e année. Planche VI.



Ayuntamiento de Madrid